N° 154 1er Juillet-Août 1932

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Foi et charité

Un jour, raconte le Talmud babylonien, un païen s'en vint trouver Rabbi Schammaï et lui déclara : « Je me convertis au judaïsme, si tu m'exposes toute la Loi, dans le temps que je pourrai tenir sur un pied. » Schammaï l'éconduisit. Le païen se rendit alors chez Rabbi Hillel et lui fit la même demande. Sur-le-champ, Hillel lui répondit : « Ce que tu hais qu'on te fasse, ne le fais pas à ton prochain non plus. Voilà toute la Loi : le reste n'en est que l'explication. Va, et apprends à faire ce que je t'ai dit. »

Le Nouveau Testament nous raconte un trait semblable. Un docteur de la Loi vint trouver Jésus et lui demanda : « Maître, quel est le plus grand commandement de la Loi? » Jésus lui dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces. C'est le plus grand et le premier des commandements. Et il y en a un autre, tout semblable au pre-

mier : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. A ces deux commandements se rattachent toute la Loi et les Prophètes » (Mt., XXII, 36 sq.).

Jésus donne donc deux commandements au lieu d'un, et il met en avant celui de l'amour de Dieu. Mais lui aussi fait remarquer que toute la Loi tient dans ces préceptes d'amour. Toutefois, en son sermon sur la montagne, Jésus, tout comme Hillel, ramène toute la Loi au seul amour du prochain : « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le aussi pour eux. Car c'est là toute la Loi et les Prophètes » (Mt., VII, 12 ; Lc, VI, 31). Ici donc, entre l'expression de Jésus et celle de Hillel, une seule différence : Jésus détermine d'une manière positive l'essentiel de la Loi, et non négativement, comme Hillel. On n'a pas encore accompli toute la Loi dès là qu'on ne fait pas de mal au prochain : il faut encore lui faire, autant que possible, tout le bien qu'on souhaite pour soi. Donation totale aux autres, aide effective, amour fraternel : voilà l'essentiel dont tout dépend. Et le Seigneur déclare solennellement que dans cet amour fraternel, dévoué, fidèle, on trouvera la nouveauté caractéristique de son enseignement : « Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez les uns les autres ; que, comme moi je vous ai aimés, ainsi vous vous aimiez les uns les autres. C'est à cela que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres » (Jo., XIII, 34-35).

Ce petit mot « amour » épuise donc toute l'essence du christianisme. Et les disciples de Jésus n'ont pas compris autrement le Divin Maître. « Tendez à la charité », s'écrie saint Paul (I Cor., XIV, 1) ; « La charité est le nœud de la perfection » (Col., III, 14) ; « rendez-vous service les uns aux autres par charité, car — et ici saint Paul reprend le mot de Jésus — toute la Loi est accomplie par ce seul

précepte : Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Gal., v, 13-14). Jacques appelle ce commandement de la charité : « le commandement royal » (II, 8). Pierre dit de la charité qu'elle « couvre la multitude des péchés » (I Petr., IV, 8). Et Jean, le sublime apôtre de la charité, en pénètre les profondeurs et donne sa raison métaphysique, lorsqu'il écrit dans sa première lettre (IV, 7-8) : « Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car l'amour vient de Dieu, et celui qui aime vient de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas ne connaît pas Dieu. Car Dieu est l'Amour. »

Des apôtres, ce message de l'Amour est passé aux disciples des Apôtres et aux siècles suivants. Ouvrez la *Didachè*, le plus ancien document chrétien que nous connaissions, en dehors de l'Écriture : ce petit livre, avec sa doctrine élémentaire des deux chemins, a tout l'air d'un catéchisme du christianisme primitif; or il commence par ces mots : « Le chemin qui mène à la vie est celui-ci : d'abord, tu aimeras ton Dieu, qui t'a créé; puis tu aimeras ton prochain comme toi-même. Et tout ce que tu ne veux pas qu'on te fasse, tu ne le feras pas non plus à un autre » (I, 2).

Et Clément de Rome parle de la même manière, et Ignace d'Antioche, et Polycarpe et tous les Pères. Augustin, le saint évêque au cœur ardent, bâtit tout son système théologique sur l'Amour; à sa lumière, il pénètre les profondeurs de Dieu-Trinité et, à la fin, il ose ce mot hardi : « *Ama et fac quidquid vis* — Agis par amour, et tu peux faire tout ce que tu veux. »

Mais puisque l'Amour est ainsi l'essence du Christianisme, est-ce que le Christianisme n'est pas quelque chose d'une simplicité inouïe, quelque chose de merveilleusement lumineux, quelque chose qui doit gagner tous les cœurs par sa seule beauté intérieure? Pourquoi, alors,

le devoir pénible et sévère de la Foi; à quoi bon les dogmes raides, et les symboles des Conciles ecclésiastiques? Pourquoi ce gigantesque appareil ecclésiastique? — Pape, évêque, prêtre? Pourquoi une administration ecclésiastique immense et compliquée, et pourquoi un « codex juris canonici »? Tout cela ne fait-il pas de l'Évangile, de la joyeuse et simple et lumineuse prédication de l'Amour, quelque chose de lourd et d'accablant? N'impose-t-on pas à l'homme des fardeaux qu'il ne peut pas porter? Puisque l'amour constitue l'essence du christianisme, tout ce qui est étranger à l'amour, toute l'Église extérieure, tout l'appareil dogmatique n'est-il pas quelque chose de superficiel, d'accessoire, en somme quelque chose qui empêche d'expérimenter l'essence du Christianisme, quelque chose qui entrave l'amour ou même le tue? N'est-ce pas précisément au nom du dogme qu'on a le plus cruellement blessé l'amour, qu'on l'a noyé dans des flots de sang et brûlé sur le bûcher? Aujourd'hui encore, n'est-ce pas le dogme, l'appartenance à des « confessions » religieuses, l'extérieur de l'Église, qui causent les plus profondes divergences entre les hommes et les peuples, et qui font du précepte chrétien de la charité un objet de risée? Ne faut-il pas dès lors, comme Tolstoï et Dostoïevsky, condamner et maudire les Églises et toutes les institutions ecclésiastiques, comme antichrétiennes, comme des œuvres sataniques, comme des créations de l'esprit de ce monde, dans lesquelles survit la sinistre figure du grand Inquisiteur qui, au nom de la Foi, traînait à son tribunal la Charité?

Ces questions sont profondes et sérieuses : il faut en parler et y répondre. Est-il vrai que la Foi tue la Charité, ou au moins qu'elle contrarie et empêche le pur exercice de la Charité? Quelles relations ont entre elles Foi et Charité?

*
* *

Certes, il est vrai que la Charité est l'essence du Christianisme : une foi sans amour est une « foi morte ». Cette foi-là, les démons l'ont aussi, dit saint Jacques (II, 18, 19). « Si j'avais la Foi au point de transporter les montagnes, mais pas la Charité, je ne serais rien », dit Paul (I Cor., XIII, 2). Cependant, il est vraiment étrange que ces mêmes hommes, qui célèbrent la charité d'une voix ardente, ne cessent pas d'exalter la foi. Avec la même énergie qu'ils mettaient à inviter à l'amour, ils exigent la foi. Les mêmes lèvres très saintes qui nous annonçaient le commandement nouveau de l'amour, ont proféré cette menace : « Celui qui ne croira pas sera condamné » (Mc, XVI, 16; comp. Jo., III, 36). Le même saint Jean, qui disait de l'amour qu'il est né de Dieu, proclame ailleurs : « Tout homme qui croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu » (I Jo., V, 1). Saint Paul chante avec un magnifique enthousiasme le cantique sublime de l'amour : mais il parle plus souvent, avec plus de profondeur et plus d'insistance, de la foi et de sa mystérieuse splendeur. Pour le chrétien, c'est une exaltation « d'avoir été délivré par la grâce au moyen de la foi » (Eph., II, 8). Et les Apôtres ont transmis ce culte de la foi aux chrétiens des âges suivants : en tout temps, on a si bien considéré la foi comme le fondement du Christianisme qu'on appelait le chrétien, tout simplement « fidèle ».

Mais alors, il faut admettre une connexité entre la Foi et la Charité? Est-ce que peut-être celui-là seul pourrait véritablement aimer, qui a la Foi? Alors la Foi serait la source du véritable amour, et partout où ne s'épanouit pas la Foi, il n'y aurait pas de véritable Charité? Ce qui reviendrait à dire qu'entre Foi et Charité il y a relations mutuelles de causalité?

Pour répondre à ces questions, nous devons d'abord comprendre clairement ce que le Christ et ses disciples veulent dire quand ils parlent de l'amour. Car il n'y a pas de mot qui soit aussi usé, aussi abîmé que celui-là : « amour ».

Pour Jésus, il n'a qu'un sens. Lorsqu'il parlait de l'amour, il n'avait pas en vue des dispositions sentimentales qui naissent aujourd'hui et s'en vont demain, qui n'ont d'autre but que la satisfaction d'un instinct, plus ou moins élevé, et qui donc, en fin de compte, se réfèrent au « moi » et l'accentuent encore. Pour lui, l'amour est, dans son aspect formel, un acte de volonté, un état de volonté, et, dans son objet, le service désintéressé du « prochain ». Et le prochain — c'est-à-dire celui qui m'est, concrètement, là, maintenant, le plus proche, plus proche parfois que mon père et ma mère — ce prochain n'est pas, pour Jésus, le parent ou l'ami, mais l'homme qui est dans la peine, que ce soit un samaritain ou un païen ou un juif. Donc, dans sa conception de l'amour du prochain, Jésus franchit tous les cadres personnels, collectifs, sociaux, nationaux, religieux. L'amour tel que le veut Jésus ne regarde que l'homme et va le chercher précisément dans l'effondrement du péché et de la peine. A cet homme reviennent sa sollicitude, sa peine, son travail, ses miracles et ses veilles. Il passait en faisant le bien (Act., x, 38).

Dans ce service du prochain, il n'y a pas de pusillanime réserve, pas même pour la pécheresse, pas de calcul ni de soupèsement, ni de garantie ; mais un élan total et une audace ardente. « Si quelqu'un te demande de faire une lieue avec lui, fais-en deux. » Ce dévouement est sans bornes, ce dévouement est inconditionné, ce dévouement est tout volonté, au point qu'il ne recule pas devant

l'effort suprême et qu'il livre même sa vie. « Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir et donner ma vie pour beaucoup. » A la croix, Jésus a réalisé cette perfection de l'amour.

Voilà donc ce que Jésus entend par « amour » : le dévouement de toute sa personne au frère qui souffre, quel que soit ce frère ; le service du prochain jusqu'à la donation de soi-même : « Personne n'a de plus grand amour que celui qui donne sa vie pour ses amis. »

On le voit : Jésus nous présente un idéal de l'amour, tout plein de force d'action, tout splendide de dévouement, tout trempé du sang de son sacrifice. Jamais avant lui prophète n'a dessiné pour les hommes, ni vécu devant leurs yeux l'idéal de l'amour, de manière si forte et si puissante, si intégrale et si profonde que Jésus, le prophète de l'amour nouveau. C'est de lui que l'humanité a appris ce qu'est le véritable amour.

Mais pourquoi Jésus pousse-t-il à un tel amour, infini, pénible, cruel même, à un amour qui va jusqu'à la mort? Ce n'est que par cette question que nous atteignons l'essence la plus profonde du message d'amour de Jésus. Est-ce le charme de la belle humanité qui le ravit? Voit-il dans l'homme, au sens d'Auguste Comte, un « être suprême », une valeur absolue et définitive à laquelle il faut tout simplement sacrifier tout? Rien n'est plus faux. Jésus ne fut pas un philanthrope ni un admirateur enthousiaste de la pure humanité. Trop profond et trop vrai à la fois, il ne pouvait pas s'enthousiasmer pour l'homme. Il voyait trop clairement, derrière le vernis d'humanité, ce qu'il y a de trop humain. A y regarder de plus près, on pourrait même découvrir quelquefois, dans le fond de son attitude en face de l'homme, une sorte de répugnance contenue. Pierre, un de ses amis intimes, qui

vient précisément de l'appeler « Messie », Jésus ne l'appelle-t-il pas « Satan » ? Et son regard dit la même chose à tous les disciples, qui pensent tous comme Pierre (Mc, VIII, 33). Il s'était choisi pour disciples des hommes apparemment simples, apparemment droits, sincères, les meilleurs vraiment qu'il pouvait trouver. Et cependant il savait que ce qui les attachait surtout à sa personne, c'était des motifs égoïstes, l'espérance des douze trônes d'Israël. Il savait même davantage : un de ces simples enfants maintenant tout attaché à lui le renierait à l'heure de la peine, et un autre le trahirait et tous s'enfuiraient.

Non, ce ne fut pas à cause de l'humanité que Jésus aima les hommes. « Omnis homo mendax », il le savait aussi, lui plus que tous les autres. Quelle petitesse, quelle insignifiance, chez les hommes de son entourage ! Les pharisiens à courte vue, bornés, ambitieux, les sadducéens frivoles et railleurs, le peuple nonchalant, crédule, tout à l'impulsion du moment — n'étaient-ce pas là des types de l'homme ordinaire, assurément pas meilleurs mais pas plus mauvais non plus que les autres hommes, à Rome, à Alexandrie ? Oh ! non, de tels hommes ne sont pas l'idéal suprême que l'on aime et pour lequel on meurt. Vraiment, s'il ne fallait considérer que cette humanité-là, l'amour ne serait que folie et illusion. Alors il faudrait secouer la poussière de ses sandales et annoncer un tout autre évangile, celui du propre moi, de l'unique moi, du « moi » et du « mien ».

Pourquoi, malgré tout, Jésus aimait-il les hommes jusqu'au sacrifice de lui-même, et pourquoi exige-t-il de tous ses disciples un semblable amour ?

C'est précisément là où il parle de l'amour le plus dur, le plus difficile, de l'amour des ennemis, qu'il se manifeste avec le plus de clarté : « Priez pour ceux qui vous

maltraitent et vous persécutent, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et descendre sa pluie sur les justes et les injustes... soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (Mt., v, 44 sq.).

Ainsi Jésus tire non pas des hommes, mais de Dieu, la raison définitive de son amour pour les hommes. La valeur humaine n'est pas une valeur dernière : la valeur dernière, suprême, c'est Dieu le Père. Lui seul est principe et mesure de toutes choses, principe et mesure de toute valeur, principe et mesure de tout amour. Dès lors, parce que ce Père aime les hommes — qu'ils soient bons ou mauvais — et parce que c'est en aimant comme Lui qu'on se montre son fils, voilà la raison pour laquelle il faut aimer les hommes. Ma relation aux hommes a donc sa racine, en dernière analyse, dans une réalité transcendante, dans cette première relation d'amour dans laquelle Dieu embrasse les hommes, tous les hommes.

L'homme est un mystère. Il est le point culminant d'un éternel mouvement d'amour qui part de Dieu, il est un point de la réalité universelle, où l'amour de Dieu se manifeste ardemment, comme nulle part ailleurs. C'est pour cela que l'homme mérite d'être aimé, pas à cause de ce qu'il est en soi et pour soi, mais à cause de ce qu'il est pour Dieu — la Théologie dit : pas pour un motif naturel, mais pour un motif surnaturel. Ce n'est pas en partant de la terre que j'arrive à l'homme : je dois d'abord monter au ciel pour, à travers Dieu, trouver l'homme. Le courant d'amour pour l'homme passe à travers le cœur de Dieu. Je dois d'abord trouver Dieu pour trouver l'homme. Dieu est le chemin vers l'homme.

Jésus énonce là quelque chose qui est essentiellement propre à l'amour. Cela nous deviendra tout de suite évident si nous nous mettons encore une bonne fois devant

les yeux ce que veut dire « amour chrétien. Nous en savons déjà ceci, que sa marque caractéristique est son indépendance intégrale de toutes considérations personnelles, sociales, nationales, son désintéressement et en conséquence sa force d'action toujours tendue, sa prédisposition au sacrifice. Là où cette caractéristique manque, nous n'avons qu'une contrefaçon, qu'une caricature apocryphe du véritable amour. C'est seulement cet amour-là, plein de désintéressement et de puissance d'action, qui réalise ce que nous, les hommes, nous entendons quand nous parlons de vrai amour. Dès là qu'un amour se replie sur lui-même de quelque manière et devient par conséquent intéressé, il a perdu de son éclat spécial, de son parfum agréable, de son bouquet. Et quand il s'arrête au seul désir, sans passer à l'acte du sacrifice, il est fade et sentimental, fleur sans fruit qui meurt avant de s'être épanouie.

Et maintenant la question se pose : Est-ce qu'un tel amour, oublieux de soi et tendu vers l'action, peut se comprendre et posséder son sens plein, à ne considérer que la seule réalité du monde présent?

Si je considère en elle seule cette réalité, isolée de la raison dernière, métaphysique, qui la soutient dans l'être, isolée de Dieu, alors il est contradictoire et immoral qu'il y ait pour moi une valeur supérieure à mon propre « moi ». En effet, de ce « moi » seul je connais toute la valeur. Et ce n'est qu'en fonction de ce « moi » que je peux évaluer les valeurs étrangères au moi : car, en définitive, elles ne sont valeurs que pour autant que je les perçois comme telles, donc uniquement par leur relation au moi. Peut-être y a-t-il en dehors de moi des sources de valeur, des facteurs de valeur plus élevés que moi, peut-être tel ou tel est-il meilleur ou plus parfait que moi

— mais ce ne sera toujours là qu'une hypothèse, jamais une certitude, et, en tout cas, cette vérité reste toujours que je suis à moi-même le plus certainement connu, que mon « moi » est mon royaume, mon univers, et que tout le reste ne peut exister pour moi qu'en se situant dans mon univers, dans mon royaume. Moi seul suis mon propre roi et seigneur, ma valeur unique et définitive, ma propriété.

Donc, de ce point de vue purement logique, cet amour désintéressé, cette abnégation de soi est une folie; car il est une entreprise périlleuse, un saut dans l'inconnu. Un tel amour est immoral puisqu'il signifie un abandon de moi-même, un reniement du propre moi.

Mais d'autre part : le même homme qui, par déduction purement logique, devrait arriver à stigmatiser comme insensé et immoral cet amour dévoué et actif, trouvera avec l'évidence d'une expérience morale immédiate qu'un amour qui accentue le moi, qu'un amour intéressé et sans énergie est insipide et insupportable. Un tel amour ne réalise pas ce qu'on veut dire quand on parle de véritable amour. Il lui manque précisément ce qui rend si ravissant le vrai amour, ce qui fait qu'on se repose en lui, ce qui nous charme et nous captive. A cet amour, on a enlevé le cœur : l'oubli de soi dans le don de soi.

Ainsi donc, entre l'aspect logique et l'aspect psychologique de l'amour s'avère une antinomie profonde. Comment va se résoudre cette antinomie? Comment est-il possible qu'on aime dans la vérité et le désintéressement sans être insensé et sans déchoir de sa propre valeur d'être?

Ce ne sera possible que par une sorte de fiction : il faudra que le sujet aimant présuppose dans l'objet aimé une valeur qui surpasse non seulement sa valeur à lui

mais toute valeur empirique, toute valeur mesurée par l'espace et le temps ; il devra voir dans celui qu'il aime un bien transcendant à tous les biens, un bien qui n'appartienne d'aucune manière au monde des valeurs spéciales : en définitive, un bien qui surpasse absolument le moi, un bien absolu.

Ce n'est que devant un tel bien que l'appétit égoïste a le droit et le devoir de se taire. A ce bien je dois me vouer, car il est à tout point de vue le bien supérieur. A lui seul je peux et je dois me donner, d'une volonté totale et libre. Aussi dans toute expérience authentique de l'amour se cache un absolu, une acceptation de l'Absolu, un secret *Credo in Deum*. C'est pour cette raison que les psychologues affirment que la vraie expérience amoureuse est une expérience acosmique, supraterrestre. D'ailleurs elle n'est « pas de ce monde ». Elle « transcende » toute donnée d'espace-temps. Elle implique vraiment que l'on pose l'Absolu. En d'autres mots, il n'y a de vrai amour qu'un amour en Dieu.

Il peut se faire évidemment que tel, qui aime vraiment, ne sache rien de cet Absolu, de cet amour en Dieu, ou même qu'il soit assez borné pour s'imaginer qu'il est intelligent quand il aime de façon désintéressée tout en refusant de croire en Dieu, le Bien absolu. Si son amour est réellement un amour « en action et en vérité », comme dit saint Jean, alors, qu'il le sache ou non, son amour implique toujours Dieu. Dieu, son Absolu, sa perfection infinie et son amabilité infinie, voilà le motif secret, la secrète source d'énergie, le sol ignoré qui nourrit son amour. Déjà les tournures préférées du langage de l'amour — par exemple l'expression : « adorer celui qu'on aime » — manifestent cette vérité. C'est uniquement par Dieu que l'aimant vient à l'aimé. Dieu seul nous porte par-dessus ce point-mort qui sépare le moi du toi, et

dont la pure logique ne peut pas triompher. Il suffit d'une intelligence claire et d'un cœur vaillant, pour voir cette vérité et accepter avec foi l'Absolu, malgré son enveloppe humaine. J'aime, et à cause de cela je crois. Descartes disait jadis : « Je pense, donc que je suis » ; ici on peut aussi bien dire : « J'aime, donc je crois ! » Dans tout acte d'amour vrai, désintéressé, sérieux, est inclue, et même présupposée, la foi en Dieu. Personne n'a exprimé plus profondément cette vérité que saint Jean, l'évangéliste de l'amour, quand il dit à ses disciples : « Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres. Car l'amour vient de Dieu. Et celui qui aime, est né de Dieu et connaît Dieu. »

Déjà du seul point de vue purement phénoménologique, l'amour nous indique cette nécessité de la foi. En effet, ce n'est que par la foi que je peux saisir cet absolu, qui est essentiellement inclus dans l'amour et sans lequel l'amour ne peut pas exister. Là où cette foi en l'absolu est artificiellement écartée de l'amour, celui-ci ne sait pas monter au-dessus du purement terrestre, du grossier, de l'égoïsme, et ne sait pas susciter l'héroïsme dans le don de soi.

N'est-il pas significatif que l'éthique moniste, qui systématiquement fait abstraction de toute foi en Dieu et de tout fondement surnaturel, soit incapable de construire, ne fût-ce qu'en théorie, une morale héroïque, et encore plus de la faire réaliser effectivement dans le cercle de ses adeptes? Et pourquoi, dans les misères de la guerre mondiale, faisait-on appel, avec une insistance extraordinaire, aux sœurs de charité, qui tirent de la foi toute leur charité et dont l'amour est un amour pour Dieu? Et pourquoi est-ce précisément là où la foi a trouvé son expression la plus pure et la plus riche dans le dogme,

son extériorisation la plus agissante et la plus complète dans le culte et la vie, — pourquoi est-ce précisément dans l'Église Catholique que naissent et s'épanouissent ces héros gigantesques de l'amour, qui forcent le respect de l'impiété elle-même : un Vincent de Paul, un Camille de Lellis, un Don Bosco, une sainte Élisabeth?

Autre fait qui porte peut-être à réflexion : certains philosophes païens, dont la conception de la vie était foncièrement moniste, mais qui étaient probablement influencés par la pensée chrétienne, se mirent à considérer avec sympathie et à prêcher un idéal d'amour universel pour les hommes, par exemple le noble esclave Épictète. Or ces hommes donnaient une allure très religieuse à leur synthèse stoïcienne et liaient, à la profession d'un amour humain universel, la croyance au Père de toutes choses. Il n'y a que le sage indien Gautama Bouddha qui semble nier cette loi de la liaison essentielle entre la foi et la charité, quand il institue, comme beaucoup le supposent, une éthique purement athée, sans croyance dogmatique, et la fait réaliser par ses nombreux disciples. Mais il faut remarquer d'abord qu'on a beaucoup douté, dans ces derniers temps, de l'athéisme de l'éthique bouddhiste; il faut remarquer que cette morale censée areligieuse, à supposer qu'elle fût prêchée, se confina dans un petit cercle d'initiés, tandis que la grande masse des fidèles bouddhistes tombaient dans un polythéisme exubérant. Mais ce qu'il faut surtout faire ressortir, c'est que le précepte d'amour de Bouddha, sa doctrine du « Mettasutta » ne peut, d'aucune manière, être assimilée à la charité chrétienne. Il est certain que la bienveillance envers les animaux et les hommes (*metta*) est un des commandements du sage indien; mais cette bienveillance est quelque chose de purement négatif :

elle consiste tout simplement à accepter et à subir le mal, elle n'est pas active et agissante comme dans le christianisme. Et son unique but, c'est, comme Bouddha le dit lui-même, de « délivrer l'âme », c'est-à-dire : par le non-agir systématique, par la non-résistance volontaire, de faire mourir, dans son âme, la soif d'exister, et de la préparer ainsi au Nirvâna. Donc, le précepte d'amour de Bouddha, en dernière analyse, a un but égoïste. Cette acceptation, cette résignation purement négative, passive, n'est que moyen pour la délivrance de l'individu. Il lui manque dès lors la caractéristique de la charité chrétienne : le dévouement désintéressé et l'aide donnée au prochain sans arrière-pensées, chaleureusement, héroïquement.

Aussi nous faut-il affirmer que là où il y a vrai amour, il y a la foi. Déjà dans l'Ancien Testament, à côté de la foi, se trouve l'amour; à côté du commandement : « Tu aimeras ton prochain », cet autre : « Tu aimeras Dieu de tout ton cœur. » Déjà dans l'Ancien Testament il n'y avait pas d'Éthique qui ne fût en même temps Religion, pas de Charité sans Foi. Certes, la relation profonde entre foi et charité n'était pas encore assez clairement montrée : on citait les deux commandements l'un à côté de l'autre, sans voir clairement comment ils sont l'un dans l'autre et l'un pour l'autre. Un rabbi demandait un jour à un de ses disciples : « Quels chemins vois-tu devant toi, le matin, quand tu t'éveilles? » Le disciple répondit : « Le chemin de l'amour de Dieu et le chemin de l'amour du prochain. » Et le rabbi continua : « Et lequel des deux vas-tu prendre d'abord? » Le disciple rougit, car il ne savait que répondre. Alors le maître dit : « Le premier chemin que tu prendra est celui de l'amour du prochain. » Ainsi l'Ancien Testament considère encore les deux chemins comme différents : c'est ce qui amène la question du

rabbi. Pour le disciple du Christ, cette question ne se pose pas en fait. Car pour lui, il n'y a pas deux chemins, mais un seul chemin du salut : celui de l'amour de Dieu et du prochain. Ici, on ne peut séparer. Où il y a vrai amour de Dieu, il y a aussi vrai amour du prochain; où il y a vraie foi, il y a vraie charité. Les deux attitudes ne sont que les réflexes différents d'une même tendance fondamentale : l'amour de Dieu.

Ce fut l'œuvre originale de Jésus de nous faire voir clairement cette compénétration de la foi et de la charité. Comme ailleurs, il est ici Celui qui consomme l'Ancien Testament, Lui qui est, dans sa personne même, l'apparition de Dieu parmi les hommes, la manifestation incarnée de la surnature, le mystère de la foi et de la charité consommées dans l'unité, il nous montre du doigt le fondement surnaturel de tout véritable amour sur la terre, son enracinement dans la foi au Père. Il n'y a qu'un vrai amour, celui qui vient de la foi. Tout amour véritable est amour en Dieu, amour pour le Père. Même un philosophe tel que Nietzsche ne parvenait pas à se dérober à l'emprise de cette révélation. Dans son livre : *Au-delà du Bien et du Mal*, nous trouvons ce mot qui en dit long : « Aimer l'homme pour Dieu, c'est jusque maintenant le sentiment le plus grand et le plus élevé qui ait été atteint parmi les hommes. Celui qui le premier a senti et éprouvé que l'amour pour l'homme, sans quelque intention ultérieure sanctifiante, est pure stupidité et animalité, que la tendance à aimer l'homme ne peut trouver sa mesure, son fini, son grain de sel et sa poussière d'ambre que dans une tendance supérieure — celui qui a trouvé cela, quel qu'il soit, quels qu'aient été les balbutiements de sa bouche quand elle essayait d'exprimer pareille finesse, celui-là doit rester pour nous, dans tous les temps, saint et admirable. »

Depuis Jésus, nous le savons, tout vrai amour tire de la foi son être, sa vie, son action. La foi seule m'arrache, arrache mon intelligence, mon cœur, à la petitesse de la terre, au rétrécissement des points de vue et des considérations purement terrestres, à l'étroitesse des désirs et des soucis égoïstes, pour me transporter sur les cimes sereines où se déploie l'Infini, où resplendit le « pleinement Autre », le Divin, le Saint, l'absolue Pureté. C'est ici — dans le Règne de Dieu — que se trouve la toute pure réalité, la vie de la vie, la force des forces, l'esprit des esprits, le bien des biens. Ce n'est pas d'en bas, c'est d'en haut, du Père des lumières, que vient la vraie vie. C'est d'ici que partent les impulsions puissantes, les volontés droites, ces torrents de force qui ne tarissent jamais. Voilà comment la foi appartient essentiellement et indissolublement à l'amour : elle est le fondement de l'amour, elle protège l'amour, elle purifie l'amour, elle rend l'amour fort. Car elle donne à l'amour ce qui manque à tout amour profane, cette forte et ardente respiration de l'infini, cet entraînement vers les grandeurs supraterrestres, cette passion de l'héroïque, de l'incroyable, de l'inouï, cette folie de la Croix, devant laquelle tout pathos humain s'écroule et tombe en poussière.

*
* *

Nous avons dit : il ne peut y avoir de vrai amour que là où l'absolu, le divin, lui est toujours uni de quelque manière, c'est-à-dire : un vrai amour est toujours en même temps amour de Dieu. Et puisque la réalité de Dieu, dans le plan du salut, est saisie par la foi, on ne peut pas séparer la foi de la vraie charité. Or c'est là un fait important. Car il en résulte que tout ce qui appartient

à la foi, ce qui lui sert de garantie ou de fondement, ce qui la rend féconde, donc tout ce qui, dans l'Église, a rapport au salut — son dogme, ses sacrements, son culte, sa constitution, — tout cela doit avoir une relation essentielle à la charité. Tout cela sert en effet, dans son sens le plus profond, à rendre plus proche de nous ce royaume de Dieu, d'où jaillit la vraie charité. Dans toutes les définitions, institutions ou fonctions, la foi s'occupe toujours de Dieu et de sa réalité sanctifiante, et donc, en fin de compte, de l'amour, qui prend racine dans cette réalité divine.

Cela est vrai tout d'abord du dogme. En effet, le dogme n'est rien d'autre que la bonne nouvelle du Verbe de Dieu qui s'incarne, et de la sainte réalité de Dieu qui se manifeste — de façon enthousiasmante — dans son Fils. Et tout ce qui est formulé dans les divers articles de foi sert à l'épanouissement plénier, à l'affermissement et à l'application de cette unique vérité fondamentale, l'apparition de Dieu sur la terre. A cette même théophanie servent les sacrements, le culte, les prêtres. Ils nous apportent la force surnaturelle de la Réalité divine qui est apparue dans le Christ, ils l'imposent à notre attention et lui font produire ses fruits en nous. A cette même théophanie toujours, servent le Pape et les Évêques, leurs mesures disciplinaires et leurs décrets. Car c'est par eux que le règne de Dieu en nous devient le règne de Dieu parmi nous, une société visible de fidèles, protégée contre toute erreur, contre toute scission ou corruption. C'est ainsi que l'Église, dans tout son être sanctifiant, est un témoin et une affirmation de Dieu, source profonde de toute grâce. Elle crée ce Cosmos surnaturel, cette atmosphère vitale toute saturée de force divine, où seulement pourra s'épanouir la vraie charité. Tout ce qui touche à l'Église se réfère à l'amour fort qui triomphe du monde, et sert à

préparer et à affermir ce royaume céleste, qui est tout amour, « amour venant d'un cœur pur et d'une bonne conscience et d'une foi sincère » (I Tim., I, 5).

Mais l'Église n'a pas seulement cette relation médiate à l'amour. Au contraire, elle est si intimement connexe à l'amour que celui-ci pénètre jusque dans les dernières ramifications de son organisme sanctifiant, et fait d'elle, dans tout son être, dans toute sa constitution, une admirable révélation d'amour. Tout ce qui touche à l'Église n'est pas seulement moyen pour l'amour, mais est lui-même né de l'amour, imprégné d'amour, et respire l'amour.

En définitive, le dogme n'est rien d'autre que la bonne nouvelle de l'amour dont Dieu nous a aimés, le premier, par lequel il nous a créés, sauvés et sanctifiés, la bonne nouvelle du don progressif de l'amour de Dieu aux hommes. Les sacrements et les sacramentaux ne sont qu'une manifestation lumineuse et une action continuelle de cet amour de Dieu dans l'Église et dans les cœurs fidèles. La papauté et l'épiscopat? Ils sont nés de l'amour sauveur de Jésus, ils sont un service d'amour pour les frères, un ministère de serviteur, comme s'exprime saint Paul. Et l'Église, la sainte et immaculée Église, est dans son essence le corps mystique du Christ sur terre, la manifestation et la révélation, dans l'espace et le temps, de son amour incarné, le résultat et l'achèvement concrets de cette action extérieure de Dieu, où non seulement il se révèle aux hommes par paroles et par signes, mais donne son propre Fils pour que par lui nous allions au Père.

Dès que nous regardons notre Église, où que ce soit, de tous côtés, mille doigts sont tendus qui nous montrent ce seul nécessaire : « Voici le premier commandement : tu aimeras Dieu ton Seigneur de tout ton cœur... et l'autre est tout semblable : tu aimeras ton prochain comme toi-

même. » Toute l'Église est, non seulement dans son but dernier, mais dans son être même, un pressant appel à l'amour de Dieu et du prochain, un cantique sublime de l'amour, à travers les siècles et les millénaires. Et celui qui refuse obéissance à cette Église, au Saint-Père, à l'évêque établi par Dieu, celui-là pèche au fond contre l'amour. Qu'il le sache ou l'ignore, qu'il le veuille ou non, il met sa cognée à la seule racine d'où peut sortir le véritable amour.

L'Église militante a donc son sens profond et dernier en ce qu'elle est la grande école de cet amour. C'est là, en dernière analyse, le but de sa puissance sanctificatrice. Et pour cela, en tant qu'elle est institution sanctifiante, elle aura assez duré au moment où, selon les insondables décrets de Dieu, les semailles de l'amour seront finies. Dès que le signe du Fils de l'Homme apparaîtra dans le Ciel, dès que le nouveau Ciel, la nouvelle Terre, le nouveau Royaume des saints apparaîtra dans la lumière, tout l'appareil sanctificateur de l'Église — dogmes, sacrements, évêques, Pape — tout cela tombera comme l'enveloppe de la semence quand le fruit mûrit. Alors ne restera plus, dans l'Église, que l'essentiel, alors resplendira dans l'éternelle clarté la communion de l'amour. Tout ce qui dans l'Église est pur moyen de salut, tout cela n'est que « signum praefigurativum », « signum prognosticum », une simple préfiguration, une simple préparation, qui disparaît quand le réel est accompli. « Les prophéties disparaîtront, les dons des langues cesseront, la science aura son terme... » La foi se transformera en vision, l'espérance se changera en possession. Ce qui seul restera est l'amour et la communion de l'amour, l'Église des saints. « Car la charité ne passera jamais. » (cf. I Cor., XIII, 8 sq.)

Et quand, par hasard, dogme, sacrements, Église ne conduisent pas un cœur à l'amour, alors ces moyens de salut ont perdu leur sens le plus profond. Alors ils ne sont, comme saint Augustin le dit et le rèpète, que de banales formalités pieuses (*formae pietatis*), qui n'ont plus leur force de sanctification, qui sont donc une apparence sans vérité, une fleur sans fruit. La théologie ecclésiastique parle d'une « fides informis », d'une foi sans forme; elle veut dire par là une foi qui reste essentiellement diminuée et déformée, parce que l'amour lui manque. Et l'Église ne se fatigue pas de redire, dans ses sermons et ses catéchismes, dans ses retraites et ses missions, la parole puissante de Paul qui condamne avec une force sans pareille toute religion, si elle est vide et purement extérieure, tout pur formalisme : « Quand j'aurais le don de prophétie et que je posséderais tous les mystères, et toute la science, et quand j'aurais une foi à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Et quand je distribuerais tous mes biens aux pauvres et quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien » (I Cor., XIII, 2, 3). Et l'on ne ferait que développer le texte paulinien, si on ajoutait : la seule adhésion aux dogmes de l'Église, la seule obéissance au Pape infaillible, la seule réception fréquente des sacrements, la seule collaboration aux associations et organisations ecclésiastiques, n'est encore rien : quand tu ferais tout cela sans avoir la charité, tout cela ne servirait de rien. Mais « la charité est patiente, la charité est bénigne, la charité n'est pas envieuse, la charité n'agit pas immodestement ». Si tu n'as pas cette charité-là, rien ne te sert de rien.

Puisque tout, absolument tout, tend à amour et ne trouve son sens dernier que dans l'amour, pourquoi donc,

malgré tout, cette tension formidable et incontestable entre la foi et la charité, dont nous parlions en commençant? Comment se fait-il que le sens commun se refuse absolument à voir, dans le croyant, le porteur-né du vrai amour? D'où vient que la liaison profonde et essentielle entre la foi et la charité, que nous avons établie, est loin d'être toujours visible, dans les croyants en chair et en os? Et comment se peut-il qu'à certaines périodes de l'histoire, la tension entre la foi et la charité soit allée si loin que la foi ait tué la charité? Et comment expliquer que nous souffrions, aujourd'hui encore, de cette tension?

Comme foi et charité ne sont pas identiques entre elles, mais seulement essentiellement ordonnées l'une à l'autre, une telle tension est *à priori* possible et concevable. Que cette tension ait été visible et le soit encore, qui pourrait le nier? Mais elle n'est pas imputable à la foi ni au corps de l'Église qui maintient les bases de la foi. Car nous l'avons établi : tout ce qui touche à l'Église, son être et son action découlent de l'amour et tendent à l'amour. Il n'y a rien en elle — ni dans ses dogmes, ni dans son culte, ni dans sa constitution — qui par soi-même, par sa seule existence ou par son action propre, puisse fournir le point de départ ou le terrain de culture de haines ou de controverses.

Il ne peut donc pas être question de chercher dans l'Église elle-même la source de ce conflit entre la foi et la charité. Cette source ne peut pas se trouver dans l'Église considérée objectivement, elle ne peut être que dans l'Église considérée dans ses sujets et dans ses membres. Et ces membres coupables de l'Église, ce ne sont pas seulement les laïcs, mais aussi les prêtres, même les évêques et les Papes. Là où il y a chair et sang, là le péché est toujours possible, et là il peut se faire que, par incapacité ou

faiblesse, la fin la plus haute et même unique de toute vie et de tout mouvement dans l'Église soit manquée. La séparation de l'Église orientale de celle d'Occident, le schisme du christianisme occidental au XVI^e^ siècle auraient-ils été possibles si le précepte d'aimer d'un cœur pur et d'une foi sincère avait été pour tous et pour chacun, de part et d'autre, la règle première et immuable de la pensée et de l'action? Tout schisme, toute hérésie dans l'Église est le résultat, comme saint Augustin l'affirme, d'un amoindrissement et d'une extinction de l'esprit d'amour parmi les membres du Christ. Où se trouve la vraie charité, se trouve aussi l'unité dans la charité, l'*unitas caritatis*. Des diversités d'opinion, des discussions dogmatiques pourront s'élever, mais jamais l'unité de l'amour ne sera menacée et le Corps du Christ ne sera morcelé.

C'est encore la même imperfection de l'amour qui cause le conflit si âpre de la foi et de la charité dans notre petite vie personnelle. N'est-il pas triste, indiciblement triste, qu'on ne reconnaisse plus les catholiques, comme autrefois, à l'amour? Que nos marques distinctives, notre air de famille ne soient plus la foi et l'amour, mais souvent la foi seule? Si la vieille équation : Christianisme catholique = amour croyant = foi aimante, ne va plus de soi en fait, si on ne peut plus dire de nous comme des fidèles de la primitive Église : Voyez comme ils s'aiment — à qui la faute? Pas à l'Église, la Sainte, qui ne se fatigue pas de nous prêcher chaque jour et de nous donner l'amour, mais à nous-mêmes, à nous seuls, à nous, les membres. Où y a-t-il un catholique qui ne doive confesser ici : *mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa!*

La force d'expansion de l'Église, aux temps du christianisme naissant, était triomphante et irrésistible, et maintenant, depuis des siècles, elle est tombée de manière

effrayante; les richesses de notre foi sont souvent méconnues et méprisées : dans tout cela, n'avons-nous pas notre part très réelle de responsabilité, en ce que notre foi ne porte pas le fruit d'amour qu'on pourrait en attendre? Pourquoi ne sommes-nous pas, par notre charité en action, une preuve de l'esprit et de la force victorieuse de la foi catholique? Pourquoi recourons-nous avec empressement à la vanité de la parole, à l'inefficacité du livre, pour rendre témoignage de notre foi, alors que, dans la réalité vivante, il n'y a qu'une apologie qui foudroie et qui embrase, celle du cœur ardent, celle de l'amour actif? N'y a-t-il pas déjà beau temps que nous devrions avoir conquis la terre par la bonne nouvelle de la foi, si cette parole ne se réalisait pas déjà maintenant dans de larges proportions : « refrigescet caritas multorum »? La charité de beaucoup est en train de se refroidir! C'est ici que se décide notre sort, ici que notre responsabilité se campe devant nous, ici que nous attend le jugement et que nous menace la condamnation. Mériterons-nous que notre Église fleurisse quand notre amour se fane? Aussi longtemps que la foi catholique n'aura pas fait brûler l'esprit d'amour, au moins dans nos familles, aussi longtemps également que nos groupements et nos paroisses ne deviendront pas de vrais centres d'amour — des agapes, comme dit si bellement saint Ignace d'Antioche, aussi longtemps encore que notre vie politique ne sera pas la chaude respiration de notre charité, aussi longtemps qu'un portefaix ou une balayeuse de rue ne seront pas pour nous un frère et une sœur, il n'y a pas d'espoir de renouveau, d'approfondissement, d'expansion de la vie catholique, dans le monde. C'est ici — sur cet unique point et nulle part ailleurs — que se résoudra la question de savoir si le Catholicisme d'aujourd'hui est assez fort pour vaincre, par sa seule force intérieure, l'esprit de

l'homme moderne, pour reconquérir l'âme occidentale, pour lancer la bonne nouvelle à travers le monde, comme le fit jadis saint Paul, en quelques années; ou bien s'il doit, selon les desseins de la justice et de la miséricorde divine, rencontrer d'abord un temps de stagnation, ou même un temps pénible de catacombes jusqu'à ce que sa foi, purifiée dans la souffrance, produise de nouveau le fruit d'amour.

Plein d'interrogation, d'angoisse, de supplication, d'espérance aussi, notre regard se tourne vers Celui qui a planté dans notre cœur la foi et infusé l'amour. *Veni, Sancte Spiritus!* oui, aide-nous, Dieu très grand! Car nous savons que « si Jahvé ne bâtit pas la maison, en vain travaillent les ouvriers, et si Jahvé ne protège pas les villes, en vain veillent les gardes ».

Viens, Esprit-Saint, remplis les cœurs de tes fidèles, et allume en eux le feu de ton amour!

KARL ADAM,
professeur à l'Université
de Tubinge.

Traduit de l'allemand.

Psalmodie et Contemplation

Un des plus grands moyens d'union à Dieu pour l'âme religieuse est la psalmodie, qui tous les jours est l'accompagnement de la Sainte Messe. La Messe est la grande prière du Christ, qui continue jusqu'à la fin du monde, pendant qu'il ne cesse de s'offrir par le ministère de ses prêtres, pendant que de son cœur sacerdotal et eucharistique s'élève toujours l'acte théandrique d'amour et d'oblation, dont la valeur est infinie comme adoration, réparation, supplication et action de grâce. La psalmodie de l'Office divin est la grande prière de l'Église, Épouse du Christ; prière de jour et de nuit, qui ne doit jamais cesser à la surface de la terre, comme la Sainte Messe ne cesse pas.

La psalmodie doit être, pour ceux qui ont le grand honneur d'y participer, une école admirable de contemplation, d'oblation de soi-même, de sainteté. Mais pour produire ces fruits abondants la psalmodie doit garder ce qui est son essence même; elle doit avoir non seulement un corps bien organisé d'après des règles harmonieuses, mais une âme; et, si elle cesse d'être la grande prière contemplative, elle perd peu à peu son âme et, au lieu d'être un élan, une élévation vers Dieu et un repos, elle devient un poids, une fatigue et ne produit plus de grands fruits. Aussi voudrions-nous dire ici quelques mots d'abord de la psalmodie déformée et matérialisée, et ensuite de l'autre, de la vraie, qui est une délivrance,

comme le chant de l'Église, au-dessus de tous les bruits de la terre.

***

La psalmodie déformée est un corps sans âme. Elle est généralement *précipitée*; comme si la précipitation, qui est, dit saint François de Sales, la mort de la dévotion, pouvait remplacer la vie véritable et profonde. Les paroles de l'Office sont alors mal prononcées, sans rythme ni mesure. Les antiennes, souvent si belles, sont mal dites et deviennent inintelligibles, les hymnes plus encore. Les leçons, non ponctuées comme il faudrait, sont lues comme on lirait les choses les plus indifférentes ou même les plus ennuyeuses, alors qu'il s'agit des splendeurs de la Divine Sagesse ou de ce qu'il y a de plus beau dans la vie des saints. On veut gagner du temps, quatre ou cinq minutes que l'on consacrera à des riens, et l'on perd le meilleur du temps donné par Dieu. Le Père de Condren disait : « Si un maître parlait à son domestique comme plusieurs parlent à Dieu en disant l'Office divin, ce domestique croirait que son maître est fou de bredouiller de cette façon. »

Par suite, la psalmodie dont nous parlons est *mécanique* et non pas organique; comme dans un corps sans âme, les parties ne sont plus vitalement unies, mais seulement juxtaposées. Ce sont des mots les uns à la suite des autres. On ne saisit plus le grand sens d'un psaume, et pour qui cherche à le saisir et à le suivre, c'est une véritable fatigue, un obstacle à la vraie prière.

Cette psalmodie est-elle encore une élévation de l'âme vers Dieu? Peut-être, mais une élévation uniformément retardée, comme le mouvement de la pierre lancée en l'air et qui tend à redescendre, alors que la vraie prière doit, comme la flamme, tendre spontanément vers le ciel.

Quels remèdes apporter à ce mal? Pour y remédier on rappelle les règles de la psalmodie. Remède inefficace, s'il est seul appliqué. Le mal est plus profond et il faut aller jusqu'à sa racine. En réalité, il n'y aurait qu'un seul remède vraiment efficace et qui permettrait d'utiliser les autres, celui qui rendrait *l'esprit de prière*, tout comme, pour rendre ses fonctions à un corps sans âme, il faudrait le rappeler à la vie.

Cette psalmodie déformée nous montre que pour une âme qui n'a aucune vie personnelle d'oraison, la récitation de l'Office devient toute matérielle, un culte tout extérieur. Cette âme, n'ayant pas l'habitude du recueillement, est assaillie de pensées étrangères à l'Office; ses travaux, études, affaires, lui reviennent constamment en mémoire, quelquefois même des pensées toutes vaines. Les personnes les plus intérieures connaissent aussi parfois ces misères, mais pour celles dont nous parlons c'est un état habituel de négligence, et la distraction chez elles ne reste pas dans l'imagination, elle envahit les facultés supérieures. Comment goûter en cet état les paroles divines des Psaumes, des Prophètes, des Épîtres, les plus belles pages des Pères et de la vie des Saints qui passent tous les jours sous nos yeux dans l'Office divin? Toutes ces beautés spirituelles vont inaperçues comme des choses incolores et insipides. La grande poésie du Psalmiste, les cris les plus profonds de son cœur deviennent quelque chose de terne et de monotone. La routine momifie les choses les plus profondément vivantes et les réduit à des formules mécaniquement récitées. C'est là vraiment du nominalisme pratique, sorte de matérialisme en action. Les facultés supérieures ne vivent pas dans une prière ainsi faite, elles restent somnolentes ou dispersées. On entend encore la symphonie de l'Office, plus

belle que les plus célèbres symphonies de Beethoven, mais, faute de sens intérieur, on ne sait plus l'écouter et l'apprécier. On étudie assez souvent l'Office divin au point de vue historique, ou au point de vue canonique des obligations strictes, on tient à ces distinctions : mais c'est surtout au point de vue spirituel qu'il faut le considérer et le vivre.

***

Que doit donc être la psalmodie contemplative? Ce qui la distingue, c'est précisément l'esprit de prière, ou tout au moins l'aspiration qui nous porte vers lui, qui le désire, le cherche et finit par l'obtenir. Ceci nous montre combien la contemplation des mystères de la foi est dans la voie normale de la sainteté : elle seule peut nous donner dans la prière liturgique la lumière, la paix, la joie de la vérité savourée et aimée, *gaudium de veritate*.

Cet esprit de prière se puise plus intimement dans l'oraison et se perd dès qu'on est pressé d'achever la prière quotidienne, comme si elle n'était pas la respiration même de l'âme, le contact spirituel avec Dieu, notre vie.

Cet esprit est celui dans lequel ont été conçus les psaumes et sans lequel on ne les comprend pas, on ne les vit pas. « Comme le cerf soupire après les sources d'eau vive, ainsi mon âme soupire après toi, ô mon Dieu » (Psaume XLII, 2).

Si la psalmodie a cet esprit, alors à la place de la précipitation mécanique, qui est une vie de surface, on trouve la vie profonde, qui n'a pas besoin qu'on lui rappelle constamment les règles liturgiques, car ces règles ne sont que l'expression de ses inclinations intimes. Alors, sans lenteur excessive, on prononce bien les paroles, on évite la précipitation, on observe les pauses, qui sont comme un arrêt vital entre l'aspiration et la respi-

ration. On goûte les antiennes et vraiment on se nourrit de la substance du texte liturgique. Celui ou celle qui doit lire les leçons, souvent si belles, les parcourt à l'avance, pour ne pas les ânonner à contresens; on évite en les prononçant de trop exprimer sa piété personnelle, mais le grand sens objectif de l'Écriture expliquée par les Pères reste intelligible et ici et là on saisit ses splendeurs au milieu de ses divines obscurités. On ne cherche plus à gagner quatre ou cinq minutes, on cesse de perdre le temps le plus précieux donné par Dieu; on est même porté à la fin de la psalmodie à prolonger la prière par quelques moments d'oraison, comme les anciens religieux, la nuit, après matines et laudes, s'attardaient quelque temps dans un intime recueillement; il est question souvent dans leur vie de ces *orationes secretae*, de ce cœur à cœur avec Dieu, où ils recevaient souvent les plus grandes lumières, qui leur faisaient entrevoir ce qu'ils avaient cherché auparavant pendant des heures et des heures de travail. Alors c'est la véritable vie, et l'on comprend que l'oraison mentale est l'esprit de la psalmodie; tandis que la psalmodie fournit à l'oraison le meilleur aliment, la parole même de Dieu, distribuée et expliquée comme il convient, selon le cycle de l'année liturgique, selon le temps véritable, qui coïncide avec l'unique instant de l'immobile éternité.

Ce n'est plus une prière mécanique, c'est une prière organique; l'âme est revenue vivifier le corps; les mots ne sont plus juxtaposés; on saisit le souffle vital qui les traverse. Sans effort, même aux heures douloureuses, on goûte l'admirable poésie des psaumes, on y trouve lumière, repos, force, renouvellement de toutes les énergies.

Alors vraiment cette prière est une élévation de l'âme vers Dieu, élévation non pas uniformément retardée,

mais plutôt accélérée. L'âme y brûle et s'y consume saintement comme les cierges à l'autel.

Saint Thomas d'Aquin aimait profondément cette belle psalmodie ainsi comprise. On raconte qu'il ne pouvait retenir ses larmes en chantant pendant les Complies de la Quadragésime l'antienne : « *Media vita in morte sumus : quem quaerimus adjutorem, nisi te, Domine, qui pro peccatis nostris juste irasceris? Sancte Deus, sancte fortis, sancte et misericors Salvator, amarae morti ne tradas nos...* — Au milieu de la vie nous sommes dans la mort : quel Sauveur chercherons-nous, si ce n'est toi, ô Seigneur, qui peux justement nous punir pour nos péchés? Dieu saint, Dieu fort, saint et miséricordieux Sauveur, ne nous livre pas à une mort amère, ne nous abandonne pas au temps de notre vieillesse, lorsque notre force nous abandonnera. »

C'est la grâce de la persévérance finale que demande cette admirable antienne, la grâce des grâces, celle des prédestinés; combien elle doit parler au cœur du théologien contemplatif, qui a approfondi les traités de la Providence, de la Prédestination et de la grâce!

Un des grands moyens pour le théologien, comme pour les autres, de s'élever très au-dessus du raisonnement à la contemplation, au simple regard sur Dieu et à l'union divine, c'est la psalmodie qui prépare si admirablement à la Sainte Messe et qui la suit. Le théologien qui est resté longtemps courbé sur les livres, pour une étude positive et spéculative de la Révélation, pour la réfutation de multiples erreurs et l'examen de tant d'opinions relatives aux plus grands mystères de la Trinité, de l'Incarnation, de l'Eucharistie, de vie du ciel, a absolument besoin de s'élever ensuite au-dessus de toutes ces connaissances livresques, il a besoin de recueillement profond, de lumière véritablement divine, supérieure au

raisonnement, qui lui donne l'esprit de la lettre qu'il a étudiée. Autrement il s'étiole et, ne trouvant pas assez la lumière de vie, il ne peut pas assez la donner aux autres. Son travail reste trop mécanique, pas assez organique et vivant, ou bien l'idée maîtresse de sa synthèse n'est pas puisée assez haut, elle manque d'ampleur, de vie, de rayonnement, et perd peu à peu son intérêt.

Le théologien a besoin de trouver souvent l'expression vivante et splendide des mystères qu'il étudie dans les paroles mêmes de Dieu telles que la liturgie nous les fait goûter et aimer : « *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus* » (Ps. XXXIII, 9).

La parole de Dieu, qui nous est ainsi rappelée tous les jours dans la prière, est à son commentaire théologique ce que la circonférence si simple est au polygone si compliqué inscrit en elle. Il faut un moment oublier le polygone, pour jouir un peu et saintement de la beauté du cercle, que suit, comme le disait Denys, le mouvement de la contemplation. Cela se trouve pendant la psalmodie, pourvu que la précipitation mécanique ne vienne pas s'y substituer à la vie profonde qui doit jaillir de source. Il faut que le corps de la psalmodie soit véritablement vivifié par l'esprit de prière.

C'est un bonheur d'entendre ainsi dire l'Office divin en bien des couvents de bénédictins, de chartreux, de carmes, de dominicains, de franciscains. Cette prière attire les bonnes vocations, tandis que l'autre, du fait qu'elle est matérialisée, les éloigne. Quand on entend la grande prière contemplative en certains cloîtres, on sent passer la vraie vie de l'Église; c'est son chant à la fois très simple et splendide, qui accompagne les paroles sublimes de l'Époux : la Consécration eucharistique. Cela fait oublier toutes les tristesses d'ici-bas, toutes les complications plus ou moins mensongères et toutes les corvées impo-

sées par les conventions humaines. Plaise à Dieu que cette psalmodie reste toujours ainsi bien vivante, de jour et de nuit, dans les couvents. On remarque que, lorsqu'elle cesse la nuit là où elle devrait durer, le Seigneur suscite pour la remplacer l'adoration nocturne, car la prière vivante ne doit pas cesser, et la prière de nuit, à raison du silence profond où tout est plongé et pour beaucoup d'autres raisons, a des grâces de contemplation spéciales : *Oportet semper orare.*

La psalmodie ainsi entendue est le saint repos dont les âmes ont besoin après toutes les fatigues, agitations et complications du monde, le repos en Dieu, repos plein de vie, qui ressemble de loin à celui de Dieu qui possède sa vie interminable « *tota simul* », *toute à la fois*, dans l'instant unique qui ne passe jamais, et qui mesure en même temps l'Action suprême et le suprême repos, « *quies in bono amato* ».

Rome, Angelico.

Fr. Réginald Garrigou-Lagrange, O.P.

La vertu et le don de force chez sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus [1]

Sainte-Beuve écrivait au sujet de saint François de Sales : « Ceux qui ont un trait singulier dominant..., s'ils sont vraiment grands, unissent toutes les qualités diverses qu'ils ont à des degrés éminents encore. On est tout surpris de les trouver si différents par d'autres côtés et plus complets d'ordinaire qu'on se figurait... Bref, les hommes marquants, pour être vraiment grands, doivent avoir les

(1) Dans notre conférence forcément abrégée au Congrès de Lisieux, nous n'avons pu insister comme nous l'aurions désiré et comme nous le croyons nécessaire sur la vertu et le don de force chez sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Nous le faisons ici plus longuement et sans cependant avoir la prétention d'épuiser la question. Lorsque nous avons composé cette étude, nous n'avions pas connaissance de la déclaration du Souverain Pontife qui vient encore confirmer notre thèse et lui donner une opportunité urgente. Dans une audience accordée à Mgr l'Évêque de Bayeux, le Pape a émis en effet cette déclaration importante : « *Dites, et faites dire,* qu'on a peut-être trop affadi la spiritualité de la petite sainte. Comme elle est mâle et virile pourtant ! C'est un grand homme que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, dont toute la doctrine prêche le renoncement... »

C'est pour nous conformer à ce conseil du Souverain Pontife, qui pour nous est un ordre, que nous publions le présent article.

autres qualités supérieures, seulement ils ont une qualité décidément dominante... A chacun des caractères de saint François de Sales, il faudrait ajouter presque son contraire (1). »

Ce que Sainte-Beuve écrivait au sujet de saint François de Sales s'applique justement, nous l'avons constaté, sans exception, chez tous les saints que nous avons étudiés et en particulier chez sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Si l'on demandait quel est le caractère dominant de l'âme et de la doctrine spirituelle de la Sainte, on répondrait assurément et à juste raison : L'enfance spirituelle. Cependant, à la réflexion et à l'étude, on pourrait hésiter; tel autre caractère très différent présente aussi une importance essentielle, disons même primordiale. Nous venons de relire pour la centième fois peut-être l'autobiographie de Sœur Thérèse en marquant d'une croix rouge les passages où elle parle d'efforts constants à produire, la nécessité de combattre volontairement et de souffrir. Notre livre, presque à chaque page, est constellé en marge d'un ou de plusieurs astérisques. Et nous sommes demeuré songeur après l'avoir fermé en nous demandant si le culte de la Sainte pour la mortification quotidienne, surtout dans les petits sacrifices, n'avait pas été à l'égal de la tendre dévotion à l'Enfant Jésus une propriété essentiellement caractéristique de sa spiritualité.

Nous nous sommes souvenu d'autre part d'une déclaration formelle de la T. R. Mère Agnès de Jésus au procès de canonisation qui nous avait autrefois profondément frappé, et qui est toujours demeurée comme un point fixe dans notre mémoire : « La dévotion à la Sainte Face fut l'attrait spécial de la servante de Dieu; quelque tendre que fut sa dévotion à l'Enfant Jésus, elle ne peut être com-

(1) *Port-Royal*, t. I^er^, p. 250. Nous citons en résumant.

parée à celle qu'elle eut pour la sainte Face. C'est au Carmel, au moment de nos si grandes épreuves..., qu'elle s'attacha davantage au mystère de la Passion. C'est alors qu'elle obtint d'ajouter à son nom celui de la Sainte Face... Elle l'avait toujours devant elle, dans son livre d'office et dans sa stalle pendant son oraison, elle était suspendue aux rideaux de son lit pendant sa maladie. Sa vue l'aida à soutenir son long martyre. » Sœur Geneviève ajoute : « La Sainte Face était le miroir où elle voyait l'âme et le cœur de son bien-aimé. Cette sainte Face fut son livre d'imitation où elle puisait sa science d'amour. » De telles attestations doivent être pesées et prises en considération; cette démarche notamment de Sœur Thérèse près de sa Mère prieure pour porter le nom de la Sainte Face doit faire comprendre à toutes les âmes soucieuses de pratiquer intégralement sa doctrine qu'elles doivent bien se garder de rejeter à l'arrière-plan et pour ainsi dire mettre de côté cette dévotion capitale à la face de Jésus crucifié.

Il y a quelque dix ans peut-être certains écrivains ont-ils trop insisté sur les grandes épreuves de la Sainte. Mais aujourd'hui n'est-on pas trop porté à oublier ce qu'il y a eu de constamment héroïque dans cette acceptation et cette recherche incessante des sacrifices? Dans la plupart des articles actuels concernant la sainte, on ne traite principalement que de son abandon à la Providence, de son pur amour, de l'ascenseur divin, de la petite voie bien droite, bien courte, toute nouvelle, toute facile, et nous sommes très éloigné de contester la part capitale de vérité que contiennent de telles études, nous songeons même à un travail où nous voudrions montrer comment Sœur Thérèse n'a point pratiqué une méthode de l'effort volontaire qui rappellerait le stoïcisme ou le pélagianisme, mais comment, au contraire, elle s'est fondée uniquement

sur la grâce obtenue par une humble et continuelle prière et des humiliations constantes.

Tous ces points de vue particuliers sont légitimes et nécessaires. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus avait une âme à la fois si simple et si riche, elle a pratiqué chaque vertu principale à un tel degré d'héroïcité et d'excellence que, lorsqu'on étudie durant quelque temps, lorsqu'on approfondit cette vertu, on est invinciblement amené à la regarder comme dominante. Cependant, tout bien considéré, il demeure, nous semble-t-il, incontestable que « son courage extraordinaire (1) » est un de ses attributs les plus significatifs. Sa nature était vraiment, comme le disait très bien sa prieure, Mère Marie de Gonzague, d'une trempe exceptionnelle. On lit dans les réflexions de ses sœurs sur son caractère cette remarque décisive : « Qu'on ne croie pas que cette magnifique efflorescence de beautés surnaturelles grandit sans aucun effort (2) », et l'on cite heureusement à ce sujet ce passage de Dom Guéranger : « Il n'est point sur la terre de fécondité sans souffrances... souffrances physiques, angoisses privées, épreuves connues de Dieu ou des hommes. Lorsqu'à la lecture des vies des saints germent en nous des pensées pieuses, nous ne devons pas nous borner... à solder un tribut quelconque d'admiration... mais songer au prix dont sans nul doute ils ont payé le bien surnaturel (3). »

Nous nous proposons de montrer brièvement, en parcourant la vie de Sœur Thérèse par les sommets, comment elle a déployé en toutes circonstances un courage extraordinaire, une vertu et un don de force qui ne s'est jamais démenti. Nous entendons nous adresser, non point du tout aux âmes moyennes et encore moins relâchées, mais

(1) *Histoire d'une âme,* p. 229.
(2) *Histoire d'une âme,* p. 227.
(3) *Histoire d'une âme,* p. 227.

aux âmes d'élite, aux religieuses, et aux personnes pieuses, grâce à Dieu assez nombreuses dans le monde, qui tendent à la perfection. L'expérience de la direction nous a appris que des âmes qui possèdent de grandes vertus, qui ont étudié les principaux maîtres de la vie spirituelle, qui se croient, non sans raison, capables de suivre les enseignements de la vie ascétique et mystique et notamment la doctrine de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, sont encore beaucoup plus éloignées qu'elles ne croient de comprendre sa voie d'enfance spirituelle et de la pratiquer intégralement. Ces personnes pieuses présentent, à côté de rares et d'incontestables qualités, des points faibles, des déficiences que leurs amies qui les aiment et les estiment le plus remarquent et regrettent d'autant plus qu'elles-mêmes n'en ont pas conscience et vraisemblablement ne s'en corrigeront jamais. Si elles contractaient l'habitude des petits sacrifices dont Sœur Thérèse a donné un si parfait exemple, elles découvriraient leurs moindres défauts qui les maintiennent, malgré leurs mérites, dans une relative médiocrité et elles parviendraient à la sainteté.

*
* *

L'autobiographie de Sœur Thérèse démontre avec la force de l'évidence que cette méthode des petits sacrifices a été l'une des principales causes de sa sainteté. Ce n'est pas que nous contestions l'action primordiale de la grâce, « les prévenances tout à fait gratuites de Jésus (1) » ; la petite Thérèse est aussi grandement redevable de sa vertu à la première éducation si précieuse inculquée par sa mère et continuée par ses sœurs, mais Thérèse a correspondu, non sans de grands mérites, à ces grâces offertes et aux conseils donnés par les siens. Dès l'âge de trois ans et

(1) *Histoire d'une âme*, p. 7.

peut-être même avant, elle entreprend énergiquement le grand œuvre de toute sa vie qui sera de devenir une sainte, et cette entreprise se présente dès l'abord sous l'aspect des petites mortifications fréquentes. Elle n'était qu'une toute petite fille lorsque sa mère écrivait d'elle :

Jusqu'à Thérèse qui veut se mêler de faire des sacrifices. Marie a donné à ses petites sœurs un chapelet fait exprès pour compter leurs pratiques de vertu. Elles font ensemble de véritables conférences spirituelles... mais le plus curieux, c'est de voir Thérèse mettre la main *cent fois* par jour dans sa petite poche pour tirer une perle à son chapelet chaque fois qu'elle fait un sacrifice (1).

Voilà donc désormais Thérèse entrée de plain-pied dans sa voie qui, jusqu'à la fin, sera celle du renoncement à toute volonté propre et par conséquent de la connaissance de soi-même et de la lutte contre ses défauts. Elle nous dira quelque temps plus tard à propos d'un incident en apparence insignifiant : « *Je choisis tout.* » Dans la sainteté, elle choisit tout, elle ne se contente pas d'à peu près, elle veut être « une grande sainte ». Elle écrit à ce propos :

Ce trait de mon enfance est comme le résumé de ma vie entière. Plus tard, lorsque la perfection m'est apparue, j'ai compris que pour devenir une sainte il fallait beaucoup souffrir, rechercher ce qu'il y a de plus parfait et s'oublier soi-même. J'ai compris que dans la sainteté les degrés sont nombreux, que chaque âme est libre de choisir entre les *sacrifices* que Notre-Seigneur demande; alors comme au jour de mon enfance je me suis écriée : Mon Dieu, je choisis tout, je ne veux pas être sainte à moitié (2).

On ne saurait imaginer les progrès spirituels qu'un tel ascétisme s'exerçant constamment au cours de la journée

(1) *Histoire d'une âme,* p. 14.
(2) *Histoire d'une âme,* p. 15.

lui fait réaliser. Déjà elle peut affirmer : « J'avais pris l'habitude de ne jamais me plaindre quand on m'enlevait ce qui était à moi, ou bien, lorsque j'étais accusée injustement, je préférais me taire que de m'excuser. » Les bonnes habitudes qui, à proprement parler, selon saint Thomas, sont des vertus, s'acquièrent plus vite dans la première enfance. Chez la petite Thérèse, ne pas se plaindre, ne pas s'excuser devient une sorte de réflexe qui commence dès lors à jouer spontanément, mais, pour être *tout naturel*, il n'en est pas moins méritoire, quoi qu'en dise par humilité la Sainte. Combien de religieuses aguerries qui, ayant pris dès leur jeunesse l'habitude toute contraire et défectueuse de s'excuser, la conservent dans le cloître, et c'est là une grave imperfection dont elles n'apprécient pas les conséquences nocives, car en s'excusant, ne fût-ce qu'intérieurement, lorsqu'elles sont reprises par leurs supérieures ou leurs sœurs, elles refusent en fait de prendre connaissance de leurs défauts, de les considérer en face et, par conséquent, de s'en corriger.

Thérèse enfant n'ignorait pas ce que ses sœurs n'apercevaient même pas : les défectuosités de sa nature, car ce souci du sacrifice lui avait fait acquérir une conscience étonnamment perspicace et elle disait : « J'avais une nature pas commode, j'étais remplie d'amour-propre (1). » Ne croyons pas que cette habitude d'accepter sans mot dire les remontrances lui fut toujours aisée. Elle écrit elle-même : « Je faisais *bien des efforts* pour ne pas m'excuser, ce qui était très difficile (2). » Nous insistons sur cette connaissance de soi-même, parce qu'elle est la première condition des progrès dans la perfection, et parce que trop souvent, hélas! nous avons constaté que des

(1) *Histoire d'une âme*, p. 67.
(2) *Histoire d'une âme*, p. 129.

âmes vertueuses, qui avaient été cependant averties charitablement de leurs travers, les méconnaissaient entièrement, et par conséquent étaient sur ce point, de l'aveu de tous, incorrigibles.

Voici un trait peu important en apparence mais qui montre bien l'empire que Thérèse avait déjà sur elle-même :

J'avais dix ans le jour où mon père apprit à Céline qu'il allait lui faire donner des leçons de peinture, j'étais là et j'enviais son bonheur. Papa me dit : « Et toi, ma petite reine, « cela te ferait-il plaisir aussi d'apprendre le dessin? » J'allais répondre un oui bien joyeux quand Marie fit remarquer que je n'avais pas les mêmes dispositions que Céline. Elle eut vite gain de cause, et moi, pensant que c'était là une bonne occasion d'offrir *un grand* sacrifice à Jésus, je gardai le silence. Je désirais avec tant d'ardeur apprendre le dessin que je me demande encore aujourd'hui comment j'eus la force de me taire (1).

Franchissons plusieurs années. Nous n'insisterons pas de parti-pris sur les infortunes exceptionnelles permises par la Providence, comme par exemple la maladie inexplicable qui l'atteint à l'âge de dix ans, la paralysie progressive de son père. Il serait trop facile de nous répondre que ce sont là des épreuves qui, vraisemblablement, ne nous arriveront pas. Nous voulons autant que possible ne traiter que des efforts que nous sommes tous appelés à produire étant donnée notre nature originellement viciée, et, de ces efforts, Thérèse nous présentera de nombreux exemples. Chez les bénédictines où elle est demi-pensionnaire, elle obéit rigoureusement à la règle.

« Au point de vue de la fidélité au règlement, atteste une de ses maîtresses, elle était vraiment héroïque. Dans certains

(1) *Histoire d'une âme*, p. 141, note.

escaliers de notre pensionnat, la surveillance était difficile, ses compagnes commettaient bien des espièglerie. Thérèse demeurait recueillie et minutieusement fidèle. » Ce qui l'éprouva le plus dans ce pensionnat ce fut « le contact avec des élèves dissipées ne voulant pas observer la règle ».

Thérèse atteint l'âge de faire sa première communion. Sa sœur aînée Marie se charge elle-même de la préparer sérieusement et comme pourrait le faire le prêtre le plus vertueux à recevoir le pain des forts. Thérèse écrit : « Comme les guerriers antiques apprenaient à leurs enfants le métier des armes, ainsi m'apprenait-elle le combat de la vie, excitant mon ardeur et me montrant la palme glorieuse. » Nous ne relaterons pas la page sublime qu'elle a rédigée en exprimant les sentiments d'amour divin qu'elle ressentit. Il est cependant une résolution de retraite très frappante, non pas ignorée mais trop peu souvent citée. Elle avait écrit quelque temps avant de recevoir l'Eucharistie : « Je ne me découragerai jamais. » N'était-ce point là une décision énergique qui manifestait une des dispositions les plus intimes de son âme?

Peu de temps après sa première communion, elle reçoit avec une dévotion singulière et remarquable le sacrement de Confirmation. « En ce jour, dit-elle, je reçus la *force* de souffrir, force qui m'était bien nécessaire, car le martyre de mon âme devait commencer peu après (1). » Il serait difficile d'indiquer d'une manière plus claire, parmi les dons du Saint-Esprit conférés par la confirmation, le don de *force* que reçut Thérèse et auquel elle avait attribué une capitale importance. Ce don de force se manifesta quelques années plus tard par le projet humainement peu raisonnable de son entrée au Carmel à l'âge de quinze ans. Elle dut vaincre toutes sortes d'oppo-

(1) *Histoire d'une âme*, p. 62.

sitions; lorsque le Souverain Pontife l'eut renvoyée aux supérieurs locaux, elle ne se *découragea pas*. Quand enfin, toutes les autorisations nécessaires ayant été obtenues, elle vit son entrée reculée de trois mois par la prieure du Carmel, elle ne s'accorda pas, comme tant d'autres le font et malgré la tentation subtile qu'elle en éprouva, un seul instant de détente spirituelle. Elle écrit :

D'abord il me vint à l'esprit de ne pas me gêner, de mener une vie moins réglée que d'habitude, puis le bon Dieu me fit comprendre le bienfait du temps qui m'était offert et je résolus de me livrer plus que jamais à une vie sérieuse et mortifiée...

Elle n'a que quinze ans, et déjà elle nous livre le secret de ce que nous pouvons appeler son ascétisme de petitesse qu'elle observera jusqu'à la mort :

Lorsque je dis mortifiée, déclare-t-elle, je n'entends pas les pénitences des saints. Loin de ressembler aux belles âmes qui dès leur enfance pratiquent toute espèce de macérations, je faisais uniquement consister les miennes à briser ma volonté, à retenir une parole de réplique, à rendre de petits services autour de moi sans les faire valoir et mille autres choses de ce genre. Par la pratique de ces riens je me préparais à devenir la fiancée de Jésus et je ne puis dire combien cette attente me fit grandir dans l'abandon, l'humilité et les autres vertus...

Nous avons déjà insisté sur cette déclaration très importante, mais il ne faut pas trop craindre de se répéter quand on se propose d'agir efficacement. Ce serait un résultat fondamental obtenu si nous persuadions les âmes pieuses, les religieuses actives et contemplatives de s'exercer à ce genre de pénitence qui consiste à briser sa volonté pour l'amour de Dieu, à retenir une parole de réplique ou d'impatience, à rendre de multiples services de charité autour de soi sans les faire valoir. Par la *prati-*

que de ces riens, elles parviendraient en peu de temps à la correction de leurs défauts.

Voici Sœur Thérèse dans le Carmel de Lisieux. Va-t-elle demeurer fidèle à ses résolutions de se mortifier constamment et de ne se décourager jamais? Rappelons d'abord la raison formelle qui lui fait préférer la vie cloîtrée et contemplative à la vie active pour laquelle elle se sentait un si puissant attrait. « Elle estimait, nous rappelle sœur Geneviève (Céline), que le travail pénible entre tous est celui qu'on entreprend sur soi-même pour arriver à se vaincre. » Depuis plus de dix ans, Thérèse combattait vaillamment contre ses défauts, et cependant elle avouait ne les avoir pas encore définitivement vaincus. Le travail pénible entrepris depuis longtemps pour arriver à se vaincre se continuera avec une application plus consciencieuse encore dans la vie religieuse.

Passons sous silence la grande épreuve de la postulante et de la jeune sœur : les attaques successives de paralysie qui atteignirent son père et obnubilèrent progressivement son intelligence. Nous avons déjà déclaré que nous n'insisterions pas à dessein sur les souffrances particulières de la Sainte dont beaucoup d'âmes peuvent être exemptes, mais il n'y a pas d'exemple qu'une jeune fille entre dans la vie religieuse sans y rencontrer dès les premiers jours des peines extérieures ou intérieures et des déceptions. Heureusement Thérèse Martin, quoique très jeune, et ce n'est pas un des traits les moins étonnants de sa sagesse précoce, ne s'était fait, ce qui est très rare, aucune illusion. « Les illusions! le bon Dieu m'en a préservée dans sa miséricorde. Je trouvai la vie religieuse telle que je me l'étais figurée, aucun sacrifice ne m'étonna. » Pendant son pèlerinage à Rome elle n'avait cessé de réfléchir à la vie cloîtrée des moniales, et elle avait clairement entrevu

comment une vie renfermée à l'intérieur d'une clôture étroite qu'on ne franchit pas expose l'âme qui se relâche à de mesquines préoccupations :

La vie religieuse m'apparaissait, écrit-elle, telle qu'elle est avec ses assujettissements, ses petits sacrifices quotidiens accomplis dans l'ombre. Je comprenais alors combien il devient facile de se replier sur soi-même, d'oublier le but sublime de sa vocation... Je ne ferai point cas de mes petits intérêts en pensant à la grandeur de Dieu, je l'aimerai uniquement et n'aurai pas le malheur de m'attacher à des pailles (1).

Le Carmel de Lisieux, sous le gouvernement de Mère Marie de Gonzague, était semblable à quantité de communautés religieuses; il comptait certainement de saintes âmes, mais aussi quelques moniales qui se laissaient aller à une vie relativement facile. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus dès l'abord lutta énergiquement contre un entraînement à la vie commode :

Ce qui paraît accentuer encore l'*héroïcité* de sa vertu, c'est qu'elle vécut au Carmel dans un temps où tout était en désarroi dans la communauté. Il s'y était formé des partis sous l'influence de Mère Marie de Gonzague, on y manquait beaucoup à la charité. La régularité et le silence y étaient mal observés. Dans un pareil milieu, pour se maintenir dans une fidélité parfaite, comme le fit toujours Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, il fallait remonter un courant, résister à l'entraînement général, ce qui exigeait une vertu vraiment extraordinaire.

Ce témoignage concernant le Carmel de Lisieux vers 1890 constitue un enseignement indispensable à l'histoire de la Sainte, car il nous prouve une fois de plus le don de force exceptionnel qu'elle dut déployer à tout instant pour mener une vie régulière. Elle nous a dit d'ailleurs

(1) *Histoire d'une âme,* pp. 117, 97.

elle-même les efforts qu'elle avait dû produire pour progresser dans la vertu. Il eût été si facile à la jeune moniale de capter par quelque complaisance les bonnes grâces de Mère Marie de Gonzague et par conséquent des religieuses qui constituaient son parti ! Bien au contraire, elle observe scrupuleusement les moindres constitutions ; étant sûre de déplaire, elle se place dès l'abord dans l'accomplissement de sa vie religieuse au point de vue de l'éternité :

Elle paraissait vivre au-delà du temps, nous dit-on, et ne prenait aucun intérêt aux nouvelles, aux conversations quand la règle, la charité ne lui en faisaient pas un devoir. Les rassemblements, qu'on voyait, hélas ! si souvent dans nos cloîtres, la laissaient indifférente. Elle passait sans s'y arrêter, marchant toujours les yeux baissés avec ce maintien religieux qui la faisait remarquer.

Il en coûtait d'autant plus à Sœur Thérèse qu'elle aimait sa Mère prieure, et que c'était un sacrifice pour elle que de ne point entrer en conversation avec elle par pure satisfaction humaine. On jugera des efforts qu'elle devait s'imposer par le fait suivant, souvent cité, mais qu'il convient de méditer pour en comprendre toute la portée :

Je me souviens qu'étant postulante j'avais parfois de si violentes tentations de me satisfaire et de trouver quelques gouttes de joie que j'étais obligée de passer rapidement devant votre cellule (celle de Mère Marie de Gonzague) et de me cramponner à la rampe de l'escalier pour ne pas retourner sur mes pas. Il me venait à l'esprit quantité de permissions à demander, mille prétextes pour donner raison à ma nature et la contenter (1).

Qu'il nous soit permis d'insister et d'affirmer que ceux qui ont attribué à Sœur Thérèse un tempérament origi-

(1) *Histoire d'une âme*, p. 182.

nellement placide, n'ont pas médité sur ses tentations qui l'obligeaient à se cramponner à la rampe et qui lui suggéraient instantanément mille prétextes pour donner raison à la nature. Un psychologue averti ne s'y trompera pas, et il n'aura aucune peine à croire Mère Geneviève de Sainte-Thérèse (sa sœur Céline) lorsqu'elle nous déclare : « Sœur Thérèse était tout le contraire d'une nature lymphatique, nulle indolence, nulle apathie; si elle fut douce, c'est *parce qu'elle sut se vaincre*. Elle n'arriva à la perfection qu'en déployant une grande force d'âme... Elle eût été très vive si elle n'était arrivée à se vaincre. »

Rapportons encore un exemple connu mais typique des efforts très énergiques qu'elle dut s'imposer. Pour ne pas céder à la tentation de s'excuser, la jeune novice était quelquefois obligée de fuir. C'est ce qu'elle appelait la méthode de la *désertion*; ajoutons que la désertion dans ce cas est à proprement parler un acte de vertu. Injustement accusée, Sœur Thérèse a conscience que si elle commence à se justifier elle perdra la paix de son âme. Elle sent qu'il ne lui reste qu'un moyen de salut : la fuite. « Aussitôt pensé, aussitôt fait. Je partis mais mon cœur battait si fort qu'il me fut impossible d'aller loin et je m'assis dans l'escalier pour jouir en paix des fruits de ma victoire (1). » Ses propres sœurs nous livrent cette réflexion si hautement significative et qui pour nous a une portée révélatrice et décisive : « Je groupais spontanément toutes ses vertus sous *le don de force*. »

On se persuadera peut-être que Sœur Thérèse n'eut à soutenir de telles luttes que durant les premières années de son noviciat; qu'on se détrompe, il est facile de constater qu'elle ne cessa de combattre de plus en plus héroïquement à mesure qu'elle avançait en âge. Les moniales,

(1) *Histoire d'une âme*, p. 174.

témoins continuels de sa vie, s'y sont trompées elles aussi :

On la croyait comblée de consolations, sa paix habituelle lui valut des jugements peu favorables, on ne craignait pas de dire bien haut que la servante de Dieu n'ayant jamais eu de combat n'avait pas grand mérite à pratiquer la vertu : « Je puis vous assurer, confiait Sœur Thérèse à une novice qui lui expliquait ses doutes à ce sujet, que j'ai eu beaucoup de combats et que je n'ai pas été un seul jour sans souffrir, *pas un seul.* Ah ! les créatures, quand elles ne voient pas, elles ne croient pas ! J'avais une nature pas commode. » On ajoute judicieusement à ce sujet : « La servante de Dieu s'est *constamment* exercée à pratiquer la vertu, elle ne se bornait pas à tout attendre de Dieu, elle agissait. »

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus combattit en effet toute son existence et contre elle-même et contre le laisser-aller qui s'insinuait autour d'elle. La vie régulière et sainte est semblable à une terre conquise sur l'océan et protégée par une digue ; il faut toujours veiller et réparer les brèches faites à la digue par les vagues du relâchement. Elle est bien instructive cette circonstance de la vie de sainte Thérèse d'Avila qui, après quelques années d'absence, doit revenir hâtivement au premier Carmel de sa réforme pour y rétablir l'ordre et la ferveur. « L'ennui, écrit le biographe de la Sainte, s'était glissé dans la petite retraite du Seigneur. Après l'ennui... le relâchement (1). » On peut ériger en loi générale que cinquante années après la mort d'un fondateur ou d'un réformateur religieux, la ferveur de ses premiers disciples s'est notablement refroidie, tant est subtile et puissante la tendance qui nous fait glisser peu à peu vers la médiocrité. Prenons bien garde de ne nous relâcher jamais.

Dès le début de sa vie religieuse, la sœur aînée de Sœur

(1) *Vie de sainte Thérèse,* d'après les Bollandistes, t. II, p. 327.

Thérèse, Mère Marie du Sacré-Cœur (Marie) nous confie : « J'essayais souvent de l'arrêter pour dire un mot qui semblait utile, par exemple pour lui indiquer l'office du jour, mais Sœur Thérèse, inexorable même avec sa sœur aînée à laquelle elle portait cependant une si tendre affection, lui dit : « Je vous remercie, je l'ai bien trouvé « aujourd'hui; je serais heureuse de rester avec vous, « mais il faut que je m'en prive, car nous ne sommes « plus chez nous. » Jusqu'au dernier jour de sa vie religieuse, avec une sagesse consommée et la psychologie avertie d'un directeur religieux, Sœur Thérèse ne cessera de mettre ses compagnes les plus exemplaires en garde contre les petits adoucissements qu'on s'accorde trop aisément, et qui introduisent invinciblement à la longue le relâchement dans un monastère. « Pendant sa dernière maladie, nous confie-t-on, elle recommande à ses sœurs : Quand je ne serai plus là, ne vous arrêtez pas pour parler entre vous, faites bien attention à ne pas mener la vie de famille. » La Sainte savait le prix de cette habitude précieuse qui fait observer les points de règle avec une fidélité absolue sans accommodements; elle vivait en effet dans *l'absolu*, c'est pourquoi elle disait non sans austérité :

Oh! qu'il y a peu de régularité ici! qu'il y a peu de parfaites religieuses qui s'efforcent de ne pas vivre dans l'à peu près disant : je ne suis pas tenue à ceci, à cela! Après tout il n'y a pas grand mal à parler ici, à faire cela... Qu'elles sont rares celles qui font tout le mieux possible!

Faisons un loyal et sincère examen de conscience, pesons nos responsabilités et avouons que nous sommes trop souvent de ces âmes réputées pieuses et qui se contentent d'à peu près.

On connaît assez les sacrifices innombrables par lesquels la Sainte de la petite voie réagit contre le laisser-

aller. Nous ne citerons pas à dessein les mortifications héroïques qu'elle s'impose dans sa dernière maladie, nous nous contenterons d'alléguer quelques exemples qui peuvent et doivent être imités par tous. Sœur Thérèse avait été chargée d'aider Mère Agnès de Jésus (sa sœur) à préparer le réfectoire; jamais elle ne se permit un mot de confidence : « Oh ma petite mère, s'écriait-elle, que j'ai souffert alors, je ne pouvais vous ouvrir mon cœur, je pensais que vous ne me connaissiez plus! (1) » Ayant en réalité à s'acquitter de l'emploi de maîtresse des novices et soucieuse d'enseigner à sa sœur Céline récemment entrée au Carmel sa petite voie d'enfance, elle s'en tient rigoureusement aux entretiens spirituels et s'interdit tout épanchement : « La servante de Dieu, atteste Sœur Geneviève, avait la permission de me parler comme à ses novices. Je remarquais souvent qu'elle évitait de s'épancher avec moi sur ce qui la regardait personnellement parce qu'elle n'avait pas reçu de permission formelle à ce sujet. » A l'oraison, elle ne regardait jamais la pendule, elle ne levait jamais les yeux au réfectoire, elle ne demandait pas les nouvelles. On avait reçu une lettre fort intéressante concernant une de ses poésies, elle demanda la lettre, mais après réflexion s'abstint de la lire : « Le bon Dieu m'en a demandé le sacrifice à cause de l'empressement que j'ai témoigné, je ne l'ai pas lue (2). » Elle s'exerçait à faire pour les religieuses qui ne lui étaient pas naturellement sympathiques « ce qu'elle aurait fait pour la personne qu'elle aimait le plus (3) ». Elle éteignait la chaufferette que le docteur lui avait imposée et dont elle estimait n'avoir plus besoin. Elle se défendait de faire chauffer ses alpargates et elle disait à une novice qui ne

(1) *Histoire d'une âme,* p. 225.
(2) *Histoire d'une âme,* p. 277.
(3) *Histoire d'une âme,* p. 172.

s'était pas imposé ce sacrifice : « Si j'avais fait ce que vous venez de faire, je croirais avoir commis une grande immortification... A quoi nous servirait d'avoir embrassé une vie austère si nous cherchons à nous soulager dans tout ce qui peut nous faire souffrir ? » La Sainte avait pour principe arrêté qu'il faut se garder soigneusement en religion de mener une petite vie bourgeoise et de se la rendre par d'ingénieux et multiples petits moyens pratiques, confortable et commode.

Cette habitude ascétique de se priver en toutes choses et de rechercher les sacrifices invisibles et d'autant plus méritoires, était devenue en elle comme une seconde nature qui agissait si spontanément qu'elle la garda dans sa dernière maladie jusqu'à son dernier jour. C'est ainsi que :

trois jours avant sa mort elle se privait de demander un peu d'eau dans laquelle on mettait de la glace, elle se défendait de demander du raisin lorsqu'on oubliait de le mettre à sa portée. Sa sœur aînée la voyant regarder son verre s'aperçut de sa mortification et lui dit : « Voulez-vous de l'eau glacée? — Elle répondit : Oh ! j'en ai grande envie. — Mais, reprit Mère Marie du Sacré-Cœur; votre prieure vous a obligée de demander ce qui vous était nécessaire, faites-le donc par obéissance. — Je demande ce qui m'est nécessaire, répondit Sœur Thérèse, mais non ce qui me fait plaisir... »

Il serait superflu de citer d'autres exemples, on les trouvera d'ailleurs, si on le désire, dans l'*Histoire d'une âme* ou dans la *Vie de Sainte Thérèse*, de Monseigneur Laveille. Remarquons seulement que les faits cités dans les livres sont en nombre infime auprès des innombrables petits sacrifices dont fourmille la carrière de Sœur Thérèse. Notre étude sur l'importance capitale du don de force dans la spiritualité de la Sainte serait cependant incomplète si nous n'insistions en terminant sur son courage militant qui l'égalait à sainte Jeanne d'Arc et la por-

tait à combattre toujours et jusqu'à la fin sans se lasser jamais, même lorsqu'elle n'espérait pas voir les résultats de ses efforts. La Sainte a déclaré sa conviction absolue à ce sujet d'une manière si formelle qu'elle ne laisse rien à désirer :

Ayons toujours, déclarait-elle, le glaive de l'esprit pour reprendre une âme imparfaite de ses torts; ne laissons pas aller les choses pour conserver notre repos; combattons sans relâche, même sans espoir de gagner la bataille. Qu'importe le succès! allons toujours, quelle que soit la fatigue de la lutte. Ne disons pas : je n'obtiendrai rien; oh! ce serait de la lâcheté. Il faut faire son devoir jusqu'au bout (1).

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, sur ce point, se distinguait particulièrement de la fondatrice spirituelle du Carmel, Mère Geneviève de Sainte-Thérèse. On a dit très justement dans la vie de cette religieuse, cependant exemplaire, et aussi dans le procès de canonisation, qu'elle avait été trop conciliante. C'est qu'elle n'avait pas compris au même degré que Sœur Thérèse qu'il faut avoir toujours en main le glaive de l'esprit, qu'*il faut combattre sans relâche*. Nous ne nous étonnons pas que Mère Geneviève, au dire du témoin le plus compétent, ne comprit pas toujours Sœur Thérèse et même la déconcerta quelquefois; c'est que cette dernière était un caractère d'une tout autre supériorité et d'un tout autre ordre que la fondatrice du Carmel, quelque excellente religieuse qu'elle fut d'ailleurs. Si nous osions nous servir d'un terme un peu familier, nous dirions qu'elle la surclassait. Il n'y a, à notre humble avis, aucune comparaison d'égalité sur aucun point à établir entre la petite grande Sainte et Mère Geneviève de Sainte-Thérèse. Si celle-ci avait eu le courage de la Sainte, son intrépidité et son ardeur à

(1) *Histoire d'une âme*, p. 298.

combattre sans se lasser jamais, il nous paraît indiscutable qu'elle n'eût point laissé prendre à Mère Marie de Gonzague une autorité prépondérante et qui, en somme, ne fut pas heureuse.

Mère Geneviève, comme tant d'âmes vertueuses mais trop bonnes et à vrai dire débonnaires, semble avoir redouté trop souvent les discussions violentes que lui aurait suscitées à la moindre opposition l'impérieuse Mère Marie de Gonzague. Par amour de la paix et du repos elle se taisait et abandonnait la lutte. Sœur Thérèse, au contraire, par une sainteté chrétienne bien comprise (1), était indéfectiblement combattive. Elle écrivait : « Le Seigneur m'a fait la grâce de n'avoir aucune peur de la guerre. A tout prix il faut que je fasse mon devoir... Je dois mourir les armes à la main (2). »

Quelques semaines avant sa mort, ayant sévèrement admonesté une novice, elle répondit à sa sœur, Mère Agnès de Jésus, qui lui disait aimablement : « Eh bien! il est abattu notre guerrier » :

Je ne suis pas un guerrier qui a combattu avec des armes terrestres mais avec le glaive de l'esprit, aussi la maladie n'a pu m'abattre; pas plus tard qu'hier soir je me suis servie de

(1) Nous nous gardons bien d'oublier aussi qu'elle dut une partie de son courage à la formation virile que lui inculqua dans sa famille et ensuite dans le cloître Mère Agnès de Jésus. Sœur Thérèse a déclaré en effet formellement qu'elle n'avait reçu de formation spirituelle que du divin Maître et de celle qu'elle appelait tendrement « sa petite Mère ». La renaissance spirituelle qui a rayonné du Carmel de Lisieux dans le monde entier est due à sainte Thérèse sans aucun doute, mais aussi, notons-le bien, à ses sœurs et particulièrement à Mère Agnès de Jésus. La rumeur injuste et impardonnable qui s'est répandue dans quelques milieux, et selon laquelle la Sainte aurait eu à souffrir de ses propres sœurs, est une absurdité dénuée de toute vraisemblance, que ne saurait admettre un seul instant l'historien qui étudie quelque peu attentivement la vie de Thérèse et qui parcourt le procès de canonisation.

(2) *Histoire d'une âme,* pp. 185 et 295.

mon glaive contre une novice... Je l'ai dit : *Je mourrai les armes à la main.*

Nous aurions encore nombre d'exemples à alléguer, mais ceux que nous avons cités suffisent amplement à mettre en évidence cette vérité capitale que la petite sainte de Lisieux a pratiqué, depuis le premier jour de sa vie chrétienne jusqu'au dernier, la vertu et surtout le don surnaturel de *force*.

Le directeur d'une importante revue nous écrivait récemment : « Je suis convaincu de la nécessité de réagir contre la piété à l'eau de roses. » Il nous semble prouvé surabondamment, et il l'était déjà d'ailleurs depuis plusieurs années (mais les préjugés sont difficiles à exterminer), que la spiritualité de Sœur Thérèse n'est en aucune façon une spiritualité à l'eau de roses.

La conclusion des témoignages que nous venons d'exposer est que nous devons sans relâche pratiquer la vertu morale et le don de force. Il faut absolument établir tout l'édifice de notre vie spirituelle sur le fondement solide de la mortification, de l'abnégation de soi-même et particulièrement des sacrifices incessamment renouvelés. Jamais nous ne devrons nous départir de cette pratique quotidienne de l'examen et de la correction de nos imperfections : il ne faudrait pas méconnaître nos défauts, nos lacunes et contracter en avançant dans la vie religieuse, comme il arrive, hélas ! ordinairement, des habitudes défectueuses et des manies tyranniques, ridicules et peu édifiantes. Bossuet écrivait justement : « Nous devrons combattre jusqu'à la mort le mal que nous avons contracté en naissant. » Imitons sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui ne se relâcha jamais et qui, exténuée par une maladie implacable, continua à s'imposer jusqu'à la veille de sa mort des sacrifices en apparence petits, mais en réalité très pénibles.

Ce fondement de la mortification étant indestructiblement posé et l'habitude du combat perpétuel contre soi-même étant acquise et transformée en seconde nature, nous devrons encore en même temps apprendre à mettre toute notre confiance dans la miséricorde de Dieu et à pratiquer sans aucune appréhension et dans toute son étendue l'abandon du petit enfant dans la bonté infinie du Père qui est dans les cieux. Cette voie de la piété filiale et du saint abandon est même supérieure à celle de la vertu et du don de force, quelque nécessaire qu'il soit d'ailleurs. Nous serons, notons-le bien, d'autant plus libres de nous abandonner entièrement à la confiance dans le Seigneur Jésus, même et surtout lorsque nous nous reconnaîtrons misérables et pleins d'imperfections, que nous aurons d'abord tenté, à l'exemple de Sœur Thérèse, de jeter constamment vers le Ciel les fleurs des petits sacrifices.

Notre plus grand désir serait, si la Providence nous en donne la force, de pouvoir exposer dignement, dans une étude ultérieure, jusqu'à quelle excellence doivent être portés cette résignation et cet abandon à la très sainte Volonté divine.

fr. H. Petitot, O. P.

Jeunesse chrétienne

J'ai sous les yeux un livre intitulé *Pier Giorgio Frassati* (1). Au-dessus du titre, pas de nom d'auteur. En bas de la couverture, on lit : témoignages recueillis par Dom Antonio Cojazzi. Une foule d'inconnus a écrit ce livre et je suis donc frappé davantage par son unité de style. Mais je me l'explique. Quand on se propose le seul but de dire toute la vérité et que la réalité de cette vérité s'inspire des sentiments les plus purs et les plus nobles et les renferme à un degré très haut, source inépuisable et féconde de charité active, l'expression, écho de piété, atteint d'un bond instinctif les hauteurs de la simplicité, de la fidélité, de la transparence : elle devient totalement pure comme l'air alpin. Cette foule d'inconnus a raconté simplement, fidèlement, purement ce qu'elle a vu. Elle n'a fait que transcrire des parties de l'histoire vécue, celle qu'a écrite Pier Giorgio Frassati par l'exemple de sa droiture et de sa charité.

C'est pourquoi, en fin de compte, je puis bien affirmer que l'auteur de ce livre est Pier Giorgio Frassati lui-même. C'est pourquoi aussi je puis dire que Dom Cojazzi a bien vu et a su demeurer dans les justes limites de sa tâche. D'après le plan de l'architecte, il a été le maçon

(1) *Pier Giorgio Frassati*, Testimonianze raccolte da D.A. Cojazzi, Società Editrice Internazionale, Torino, 1931 (sesta edizione). Depuis que ces pages sont écrites, une traduction de ce livre a paru aux « Éditions de l'Apostolat de la Prière ».

reconstructeur : il a pris des briques, les a cimentées avec de la chaux et a rebâti l'édifice. Il ne pouvait pas superposer son nom à celui du véritable auteur. Il ne l'a pas fait. Il a recréé l'œuvre de Dieu, en disparaissant. Il a été artiste. Artiste, parce que chrétien. C'est, j'estime, le meilleur éloge qu'on puisse lui faire; et bien mérité, d'ailleurs.

*
* *

Qui était Pier Giorgio Frassati?

Il naquit à Turin, le samedi saint 6 avril 1901, fit ses études classiques et suivit ensuite les cours de Polytechnique (1) à Turin, après lesquels il aurait obtenu le diplôme d'ingénieur des mines, si la mort ne l'avait soudainement enlevé d'ici-bas, le 4 juillet 1925, la veille du dernier examen. Il était donc un étudiant. Je crois que Dieu n'a pas voulu qu'il achevât ses études pour qu'il demeurât à nos yeux comme le modèle de l'étudiant chrétien.

Enfant, il était impulsif : il recourait à sa force pour répondre aux taquineries de ses camarades de jeux. Il était aussi entêté : il voulait ce qu'il voulait et il était fort difficile de le faire revenir sur ses pas. D'autre part, il était gai et affectueux, généreux et loyal, franc, ennemi de tout subterfuge. Il ne mentit jamais, pas une seule fois. Moins que jamais il aurait menti pour éviter une punition.

(1) Je traduis à la lettre le nom dont on se sert en Italie pour désigner l'École des Ingénieurs : *Politecnico*. Mais pour que l'on ne soit pas amené à faire confusion, je dois ajouter qu'à la différence des Écoles semblables de France, le *Politecnico* italien englobe dans un seul institut tous les cours spécialisés, dont les trois premiers sont suivis en commun par tous les élèves-ingénieurs sans aucune distinction de spécialisation.

Les malheurs de ce monde le touchaient profondément. Il n'en avait aucune expérience directe, mais il ne pouvait entendre prononcer le mot : orphelin, sans que son visage devînt sombre et que ses yeux fussent mouillés. Un soir, peut-être avait-il cinq ans, il courut en chemise de nuit chez sa mère, la figure toute en larmes, parce qu'il venait de découvrir, qui sait pour quelle raison? que Jésus était orphelin. Et sa mère de l'apaiser et de le faire rayonner de joie : « Mais non, Il n'était pas orphelin... Il avait même deux pères, l'un au ciel et l'autre sur la terre! » Plus tard, ayant quinze ans, il parlait de la guerre avec une des femmes de chambre. Tout à coup : « Est-ce que, demanda-t-il, vous ne donneriez pas votre vie pour faire cesser la guerre? » Et la domestique de répondre : « Oh! non, je suis jeune et ma vie m'est aussi chère que celle des soldats. » Il la regarda fixement et dit : « Moi, si, je la donnerais : aujourd'hui même! »

Il ne se justifiait jamais. Aux remarques qu'on lui faisait, il répondait simplement, carrément, par un « Je n'ai pas su faire ceci, cela. Je me suis trompé ». Il était toujours obéissant aux ordres de sa mère. Un jour, — il avait à peu près trois ans —, on le vit rentrer tout seul à la maison, enlever son manteau et se diriger vers un coin. « Que fais-tu? — Je vais me mettre en ce coin : maman l'a dit. » Il n'avait pas été sage, mais il n'était pas nécessaire que sa mère fût présente pour qu'il exécutât son ordre. Il ne manquait jamais à la confiance qu'on avait en lui. Il en fut ainsi un jour qu'il eut besoin du texte intégral du *Roland furieux* (1). Il se promenait devant la bibliothèque ouverte, en attendant le retour de sa mère.

(1) Dans les écoles secondaires italiennes on étudie ce poème en des éditions abrégées.

Le volume était là : il le savait bien. Mais il ne l'eût pas pris sans permission.

Je pourrais, naturellement, multiplier les anecdotes, car je n'ai que l'embarras du choix. Mais celles-ci suffisent pour donner une idée de ce qu'était Pier Giorgio Frassati pendant son enfance. Les traits de sa figure de jeune homme y sont esquissés déjà : amour de Dieu et du prochain, simplicité, droiture et volonté constante et ferme dans l'accomplissement de son devoir.

***

Si chez l'enfant on pouvait admirer déjà sa tenue à l'église, sa fidélité à la prière quotidienne, c'est chez l'adolescent et surtout chez le jeune homme que s'épanouit l'union avec le Créateur. Pier Giorgio avait compris que tout nous vient de Dieu, sans qui nous ne sommes rien et ne pouvons aboutir à rien. C'est pourquoi il cherchait à connaître Dieu et sa loi, à élever vers lui sa pensée et son cœur par de fréquentes prières et à assister, même à participer au divin Sacrifice de la messe toutes les fois qu'il le pouvait. Et ce fut à l'âge de 16 à 17 ans, lorsqu'il suivait les deuxième et troisième cours de lycée chez les RR. PP. Jésuites de l'*Istituto Sociale* de Turin, qu'il sentit vibrer en lui une piété plus douce et plus intense et qu'il fut saisi, pénétré par la révélation de toute la beauté, de toute l'aide, de toute la force divine, que la communion quotidienne nous transmet en Jésus-Hostie. Dieu! sans ta grâce, sans ta miséricorde, que sommes-nous? De l'air, que le moindre souffle agite et emporte en tourbillons. Pour que le ciel demeure toujours d'azur, il faut s'élever au-dessus des vents, au-dessus des nuages. Dieu! sans ta présence, sans ton aliment, que sommes-nous? Des corps mourant d'inanition. Pour

que les corps vivent, prospèrent, ne faut-il pas qu'ils se nourrissent tous les jours ?

J'ai dit que Pier Giorgio était un étudiant. Oui, étudiant. Mais chrétien. Sa qualité d'étudiant n'est que son aspect extérieur, son corps. Son intérieur, son âme, c'est foi et charité. L'étude n'était pour lui que son devoir d'état. Un devoir à l'égard de ses parents, qui lui disaient toujours qu'il devait étudier beaucoup pour être à même de travailler au plus tôt ; et l'exemple de son père, qui devait à son intelligence aussi bien qu'à son travail constant sa brillante situation sociale et financière, était aux yeux de Pier Giorgio la plus pressante exhortation. Un devoir envers Dieu qui, lui ayant donné les facultés intellectuelles et matérielles nécessaires, lui avait assigné un rang dans la vie, d'où il ne pouvait déchoir sans offenser la volonté divine, sans paraître ingrat pour elle. Et il ne faut pas croire qu'il fut un modèle d'étudiant dans le sens strict que l'on peut attribuer à ce mot : un « piocheur » toujours courbé sur les livres. Non. Jusqu'à un certain âge, à peu près jusqu'aux deux derniers cours de lycée, il étudiait seulement autant qu'il était nécessaire. Vif et exubérant, il ne pouvait pas demeurer toujours tranquille à l'école et il lui arrivait de se distraire comme à tant d'autres élèves de son âge. Il avait même échoué deux fois aux examens : l'une au deuxième cours de gymnase, l'autre au premier cours de lycée. Il n'était pas très fort en composition. Intelligent, mais d'une intelligence pratique, tardive, qui s'épanouit peu à peu ; qui a besoin de voir, de sentir avant de comprendre et pour comprendre et où la compréhension, une fois atteinte, devient une conquête inébranlable. Mais il avait une ténacité, une force de volonté à toute épreuve. Beaucoup de bon sens. Et peu à peu, surtout lorsqu'il fut élève-ingénieur, par son application constante, il put

s'emparer des pensées scientifiques les plus abstraites, en les possédant à fond. Toutefois, il ne montait jamais en chaire, il ne posait jamais au docteur, mais il acceptait avec simplicité toutes les explications, les remarques, les corrections, même si elles lui étaient faites par ses camarades.

***

Étudiant, oui. Mais chrétien. Dieu est le centre de sa vie. Toute action, toute manifestation a son commencement et sa fin en Lui. Tout vient de Lui. Tout tend à Lui. Les autres occupations de Pier Giorgio sont là pour le prouver.

Il était inscrit au cercle universitaire catholique Cesare Balbo. Simple associé, car il n'acceptait pas de charges en vue; il participait régulièrement aux réunions; positif dans les discussions, il allait tout droit jusqu'au fond des questions posées; pondéré, il ne tombait jamais dans le verbiage; calme, il demeurait l'ami de ses adversaires d'opinion; discipliné, il se soumettait aux ordres supérieurs même quand il n'en partageait pas les raisons déterminantes. Et lorsqu'il devait agir, il était à sa place, toujours prêt, toujours tout d'un bloc, soit qu'il fallût défendre sa foi contre les insultes de ses camarades d'école, ou protéger le drapeau de son cercle contre l'acharnement des *guardie regie*, qui voulaient le lui arracher d'entre ses mains, à Rome, au mois de septembre 1921, lors du congrès national de la Jeunesse Catholique Italienne, le rassemblement de cinquante mille jeunes catholiques, au Colisée, ayant été interdit par le gouvernement italien pour des raisons d'ordre public. « Le drapeau du cercle, c'est moi qui l'avais — dit-il à un ami — quand les gardes nous ont chargés...

Mais je n'ai lâché ni la hampe brisée ni le drapeau déchiré. »

Il était inscrit également aux Conférences de Saint-Vincent-de-Paul. Son but unique était la charité absolue. S'il y avait doute, il aimait mieux être généreux dans les secours, même quand il craignait d'être trompé. Sa règle cependant était la suivante : donner c'est beau, mais c'est encore plus beau, quand c'est possible, de faire travailler et de faire économiser. Lui qui était un admirateur fervent d'Ozanam et qui s'émouvait jusqu'aux larmes en entendant raconter que le fondateur des Conférences de Saint-Vincent, après sa communion quotidienne, allait rendre la visite à Dieu en la personne du plus indigent de ses pauvres, s'intéressait de toute son âme à ses protégés, et, comme s'il n'en avait pas assez à secourir, il allait en dénicher d'autres; ce qu'il appelait *faire des conquêtes*. Pour eux, il se privait de maints loisirs, de ses économies. Ils les traitait en égaux et les réconfortait par la parole qui vient du cœur. Et quand un aveugle de guerre, père de cinq enfants, n'eut pas les moyens de payer son déménagement, il n'hésita pas, avec d'autres amis, — bien qu'il fût le fils d'un sénateur propriétaire de *La Stampa*, l'un des plus grands journaux d'Italie, — à louer une charrette et à la pousser, chargée, en gardant auprès de lui les cinq petits et en traversant de cette manière presque tout Turin. De même, la veille de sa mort, alors que la paralysie progressait rapidement, il se souvint que ce jour-là, un vendredi, il aurait dû se rendre chez ses pauvres, et de sa main tremblante il griffonna quelques mots d'une écriture presque indéchiffrable, pour prier un camarade de porter des ampoules d'injections à un malheureux qui en avait besoin et de renouveler, à ses propres frais, un reçu de gage pour un autre pauvre, qui ne pouvait pas le faire lui-même.

Il prenait part aux adorations nocturnes avec tout l'élan de son cœur. Et son recueillement était si complet qu'une nuit, étant agenouillé sur les marches du maître-autel, il ne s'aperçut pas que de grosses gouttes de cire fondue lui tombaient des cierges sur les cheveux, sur le front, sur le veston. On dut l'en aviser plusieurs fois pour qu'il s'écartât.

Il était tertiaire dominicain et avait choisi le nom de frère Jérôme en hommage d'admiration pour Frère Jérôme Savonarole, en qui il sentait surtout le type du réformateur des mœurs populaires. Il aimait alterner la récitation du chapelet avec celle du petit office de la Sainte Vierge, suivant le rite dominicain, et, s'il rencontrait chemin faisant un de ses confrères, il en profitait pour le réciter avec lui, sans se préoccuper nullement des passants. Un jour, un tertiaire voulut lui offrir un apéritif dans un bar tout près de l'église Saint-Dominique, à Turin. Pier Giorgio lui indiqua l'église et lui répondit : « Allons le boire dans ce bar-là. » L'interlocuteur ne saisit pas le sens de cette réponse, mais n'insista pas davantage. Ils allèrent à l'église et après quelques minutes de prières, en passant près d'un tronc, Pier Giogio arrêta son ami : « Et l'apéritif, est-ce que nous le buvons ici? » Le confrère comprit et laissa tomber dans le tronc son aumône. Et Pier Giorgio de riposter en y faisant glisser la sienne : « A mon tour de te le payer! » Même dans les circonstances les plus insignifiantes, il savait demeurer fidèle aux règles qu'il s'était imposées.

*
* *

Après ses occupations, il se permettait aussi, bien sûr, des loisirs. Il aimait les fleurs, la campagne, la mer,

la sculpture, la peinture, la poésie — surtout Dante, dont il récitait par cœur des chants entiers — et le théâtre, et comme il aimait ce qui est honnête, ses préférences étaient pour le théâtre classique, *Hamlet* en particulier. Il se plaisait à faire du canotage et de l'équitation sur son beau Parsifal; il faisait de longs parcours à bicyclette et conduisait la voiture de son père en chauffeur expérimenté; il aimait également le billard et de même une chose qui ne coûte pas bien cher, mais qui exige une bonne santé et des poumons solides : le bruit. Oh! alors il s'en donnait à cœur-joie. C'était la compensation du silence de l'étude. Avec ses amis intimes, fort peu nombreux, mais bien fidèles, il avait fondé le cercle... de la *Terreur*, dont il était le... *Robespierre*. Toutes les proclamations, toutes les lettres adressées aux... *citoyens* se terminaient par des coups de canon. En effet, il ne pouvait pas exister de salutations plus bruyantes. Et une fois, les parents de Pier Giorgo étant absents, il arriva que les citoyens se donnèrent rendez-vous chez lui à l'heure du dîner. Alors tous les rôles furent vite assignés : entre autres, Pier Giorgio fut le chef de cuisine et le plus élégant des citoyens, dénommé l'*arbiter elegantiarum*, fut le plongeur. Lors de ces véritables fêtes de la gaîté estudiantine, le Robespierre s'accordait une exception : il buvait du vin.

Mais la distraction qu'il aimait par-dessus toutes les autres, c'était la montagne. Au cœur chrétien de Pier Giorgio, la montagne avec ses coupoles immaculées, ses tours, ses flèches se dressant vers le ciel, avec la solitude immense de ses silences vibrant du bruissement confus des torrents, dans les vallées, représentait le *nec plus ultra* des sports. C'était un exercice salutaire du corps; c'était une discipline de volonté; c'était comme une forme d'adoration. Il était alpiniste et skieur. S'il l'avait

voulu, il aurait pu, par sa belle vaillance, devenir membre du groupement académique de l'alpinisme italien. Il ne le voulut pas. Bien qu'il fît quelques ascensions qui pourraient être classées au-dessus de la moyenne, il préférait faire des excursions beaucoup plus faciles pour soutenir, pour stimuler ceux qui débutent. Même en cela, il voulait toujours *donner*. Et il ne partit jamais pour la montagne sans avoir entendu la messe du dimanche et sans avoir communié. S'il le pouvait, il aimait même communier sur les cimes, en faisant, naturellement, les ascensions à jeun. Là-haut, en face de la plus belle, de la plus grandiose des merveilles de la nature, où nous nous sentons si petits, si *rien*, il lui échappait du fond du cœur un cri étouffé d'admiration, de remerciement, de pureté, d'humilité : la Salutation angélique. Et c'étaient des heures de vraie béatitude.

La montagne n'est-elle pas l'élévation de la terre qui prie?

*
* *

Très attaché à ses parents, il se comportait toujours avec eux à la manière d'un enfant : effet d'une exubérance intérieure affectueuse et d'une grande simplicité. Très sensible à l'amitié, il avait non seulement des amis, mais aussi des amies, camarades d'étude et de sport : avec elles il était un frère, qui leur demandait l'aide de l'exemple et de la prière. Mesuré dans ses paroles, on ne l'entendit jamais prononcer un seul mot qui fût moins correct ou qui pût humilier une personne présente ou bien en blesser une absente : le sens de la charité, profondément réel chez lui, faisait atteindre la perfection à son intelligence. Toujours tout d'un bloc, il n'admettait aucun compromis avec sa conscience, mais acceptait

la discipline de sa foi de la façon la plus rigoureuse et en toutes circonstances; une fois pris son parti, il le suivait avec assurance, sans hésiter, coûte que coûte, jusqu'au bout. Ennemi de toute pose, il avait l'habitude de dire ce qu'il sentait et jusqu'au point où il sentait. Riche, je veux dire, pour être plus précis, fils de parents riches, il ne s'intéressait pas du tout à leurs richesses : il agissait comme si elles ne le regardaient pas. « Il passa au milieu des richesses en pauvre d'esprit. » Et pourtant il aurait pu en être ébloui et devenir orgueilleux et distant. Au contraire, il était humble et d'une extrême simplicité, tellement grande et profonde qu'on l'entrevoit à peine. A une étudiante qui lui demandait, lors du Congrès de *Pax Romana* à Ravenne, où il avait appris l'allemand, il répondit : « A Berlin, où mon père est employé. » En effet, son père était employé du gouvernement italien à Berlin en qualité d'ambassadeur.

Croyant, il ne fut jamais bigot, un cou tordu, une tête penchée aux yeux baissés; sa religion n'était pas à la surface : elle était en son âme. Observateur rigide des jeûnes prescrits, mais sans excéder dans les privations. Toujours chaste, mais sans cilice. Son cilice, son arme de défense était la prière; il priait tant qu'il pouvait, partout : chez lui, dans la rue, sur les routes et les sentiers de la montagne, dans les refuges, devant les amis ou les inconnus; sans respect humain; en passant devant les églises, il faisait un grand signe de croix, recueilli, tellement naturel que personne ne pouvait s'en étonner. Il assistait à la messe et la servait toutes les fois qu'il le pouvait, en suivant le saint Sacrifice, son missel à la main, dans une attitude presque militaire, en soldat du Christ; et quand il communiait, son visage se transfigurait.

Ses auteurs préférés étaient saint Paul, puis saint Augustin, et il se préparait à lire saint Thomas. D'un

naturel gai, il n'admettait pas qu'on fût triste. « Affligé, oui, on peut l'être quelquefois, écrivait-il : triste, jamais. Il faut être gai, même dans la douleur. » Sa gaîté s'alimentait surtout de sa confiance aveugle, sans bornes en la divine Providence, de sa droiture et de ses victoires sur la chair, qui — étant donné son physique très fort et sain — étaient remportées, pourrait-on dire, au jour le jour. Dieu aidant, il avait le joie de la maîtrise de soi-même, qui transparaissait dans ses yeux lumineux et rayonnants. Il reçut, sans doute, de bons enseignements; il vécut, sans doute, dans un milieu sain; mais le mérite principal d'avoir suivi le chemin du Christ appartient à lui-même par sa coopération constante à la Grâce. Cœur d'enfant dans un caractère d'homme. Foi et discipline. Charité et action. Plus qu'harmonie, union étroite de nature et de religion. Le corps devenu le temple.

« Il n'est pas de grandeur sans sacrifice. » Il en fut ainsi pour Pier Giorgio, qui connut la douleur des renoncements. Il renonça à l'action politique, une fois défait le Parti populaire italien, auquel il avait donné toute son adhésion, humble, mais dévouée et active à la fois. Avant d'en obtenir le diplôme, il renonça à sa carrière d'ingénieur des mines, qu'il aurait voulu suivre en Amérique, en apôtre des mineurs. Mais à cause du mariage de sa sœur, qui devait quitter l'Italie, et ne voulant absolument pas laisser seuls ses parents, il décida de ne pas partir une fois ses examens achevés. Il renonça enfin au rêve de son cœur. Par prudence il n'avait pas révélé son secret à la jeune fille qu'il aimait, car d'abord il désirait connaître l'avis de sa mère. Mais afin de n'exercer aucune pression sur celle-ci, il lui parla, comme s'il n'était pas en cause, de cette jeune fille. L'impression de la mère ne se montra pas très favorable pour des raisons secondai-

res (1). Pier Giorgio, en silence, s'inclina. Pas une plainte. Il s'en doutait déjà. Il ne voulait pas créer une famille nouvelle sur la douleur de ses parents. Ce fut le déchirement le plus pénible, qui lui permit de remporter la dernière et la plus belle de ses victoires. Il avait fait face, en chrétien, au dernier sacrifice. Ce fut son dernier examen. Pour être, après, tout à Dieu. Pure flamme de charité.

Et Dieu l'appela (2).

*
* *

Est-il donc étonnant qu'à ses obsèques on vît affluer une foule de riches et de pauvres, de hautes personnalités et de gens du peuple, de professionnels et d'étudiants ? Est-il étonnant qu'un vieil aveugle, l'un des protégés de Pier Giorgio, se fît accompagner près de la bière en faisant le signe de la croix après l'avoir effleurée de ses doigts tremblants ? Est-il étonnant que depuis la mort de Pier Giorgio, jusqu'au mois de juin 1931, deux cent cinquante cercles ou œuvres différentes, en Italie, aient pris son nom, que vingt mille pèlerins se soient agenouillés devant son tombeau (3)? que le livre de sa vie ait déjà été traduit en

(1) Il serait superflu, si un scrupule d'exactitude ne m'y forçait pas, d'ajouter que Mme Frassati ne put pas approfondir la question qui lui était posée *à son insu*. Elle était évidemment bien loin de s'imaginer l'effet produit. Mais tout ce qui est fait pour le bien aboutit au bien.

(2) Après trois jours de maladie, Pier Giorgio mourut d'une *poliomyélite* (dont les principaux symptômes sont d'ordre paralytique), qu'il supporta avec une sérénité admirable. Il n'avait que 24 ans.

(3) C'est un détail plus significatif qu'on ne le pense de prime abord, car pour se rendre à Pollone (Biella, Piémont), où repose la dépouille mortelle de Pier Giorgio, il faut faire un voyage difficile, Pollone étant un pays écarté des grandes lignes.

polonais, en allemand, en français (1) et en anglais? qu'on attribue à Pier Giorgio Frassati l'obtention de grâces d'ordre surtout spirituel, des conversions, et qu'on se demande si cet étudiant chrétien exceptionnellement exemplaire ne sera pas élevé à la gloire des autels? (2)

Je dirai seulement qu'en famille, quelquefois, on appelait Pier Giorgio *sontagskind*, c'est-à-dire *fils de la fête*. Car il était né, comme je l'ai dit, un samedi saint et venait ramener le sourire dans une maison qu'avait plongée dans le deuil la mort, à huit mois, d'une petite fille. Je crois qu'on ne pouvait pas être plus prophète. Il a été vraiment un fils de la fête chrétienne, un fils de la foi, un fils du Christ. Avec raison. Il pouvait donc dire — ce qu'il répétait à ses amis : « Le jour de ma mort sera le plus beau jour de ma vie. »

Turin.

GAETANO DI SALES.

(1) *Pier Giorgio Frassati*, trad. R.P. Victor Marmoiton, S.J., avec préface du R.P. Gillet, O.P., éd. Apostolat de la Prière, 9, rue Montplaisir, Toulouse. — Plutôt que d'une traduction, il s'agit d'une adaptation faite d'après la traduction du R. chanoine J.J. Stevenin d'Aoste.

(2) S. Exc. l'Archevêque de Turin, Mgr Maurillo Fossati, a donné l'ordre de commencer le procès informatif diocésain.

Charles de CONDREN

Importance des examens de la journée, et manière de les faire [1]

Charles de Condren naquit à Vaubuin, près de Soissons, en 1588, et mourut à Paris en 1641. Il entra à l'Oratoire en 1617. En 1624 le Cardinal de Bérulle le mit à la tête du Séminaire Saint-Magloire, qu'il dirigea pendant quatre ans. A la mort du Cardinal de Bérulle, en 1629, il fut élu Supérieur Général de l'Oratoire. Le P. Amelote, son premier biographe (Vie du P. de Condren, *1643, 1657*), *nous dit qu'il jouissait d'une grande réputation de sainteté et vivait dans une continuelle oraison. Il fut un des plus éminents directeurs de conscience de son temps : on sait que M. Olier fut son disciple.*

Parmi les ouvrages du P. de Condren, tous posthumes, citons ceux qui intéressent la spiritualité : Lettres et discours, *1642, 1643, 1647, 1655, 1668, 1681, 1857*; Pratiques et dispositions intérieures pour gagner le jubilé, *1667;* Saintes instructions pour la conduite de la vie chrétienne, *1671;* Idée du sacerdoce et du sacrifice de Jésus-Christ, *1677.*

Dans l'approbation qu'il mit en tête des Lettres et dis-

(1) Lettres de Charles de Condren. Lettre LXXXIII.

cours, *en 1642, Pierre de Hardivilliers, Archevêque de Bourges, nous dit son admiration et pour l'homme et pour la doctrine. On ne lira pas sans intérêt cette appréciation d'un juge si autorisé :*

« Je craindrais la censure de tout le public, si je prétendais porter un jugement particulier sur ces écrits, ou pour leur donner créance par l'approbation, ou pour les faire estimer par la louange; il ne faut qu'en nommer l'auteur pour en connaître le prix [...]. *J'en ai lu ce qui m'a été mis entre les mains avec autant de respect que d'attention, et comme des reliques sacrées de cet esprit incomparable, non pour en juger, mais pour m'en instruire; espérant, par la vue et le goût des belles et solides vérités qu'elles contiennent, adoucir les regrets que sa perte nous avait laissés. Mais il en est arrivé tout autrement; l'excellence de ses pensées et l'adresse inimitable de ses raisonnements ont rappelé devant mes yeux la douce force de ses entretiens de vive voix, dont nous sommes privés par le malheur de sa mort, et ne m'ont laissé que des souhaits pleins d'ardeur et d'impatience que l'on aille plus avant dans les trésors que son humilité nous a voulu cacher, pour donner au public des pièces entières, dont nous n'avons ici que des parcelles et des échantillons. Tel est le sentiment qui m'en est resté après la lecture. »*

M.

... Il y a trois examens que nous devons faire tous les jours, dont le premier est celui du soir, qui doit être fait au Fils de Dieu par manière de confession. Il y a trois points à observer :

Le premier est d'adorer le fils de Dieu en sa qualité de juge, puisque c'est lui qui doit nous juger. Nous ne devons pas en effet attendre à le connaître en cette qualité à l'heure de notre mort. Puisque nous sommes obligés de faire à

présent par amour et fidélité ce que nous ferons par justice et nécessité, découvrons-lui notre conscience pour recevoir notre jugement.

Le second point est de l'adorer en outre en qualité de prêtre; car il est non seulement notre juge, mais encore notre souverain prêtre, auquel nous devons confesser nos péchés et rendre compte de toute notre journée. Pour cela, nous devons donc lui demander part à sa lumière, pour connaître mieux en quoi nous avons pu lui déplaire durant la journée; car la nôtre n'est pas capable de découvrir tous les défauts dans lesquels nous sommes tombés, et principalement à l'égard des choses surnaturelles. Il y a plusieurs motifs qui doivent nous exciter à lui demander avec ferveur cette lumière, dont un des principaux est notre aveuglement sur nos fautes, que notre amour-propre nous cache, que notre ignorance couvre et que notre infirmité amoindrit.

Après que nous aurons demandé à Jésus-Christ cette lumière, nous ferons une revue sur les actions de la journée, non tant en particulier qu'en général, et nous jugerons nos manquements bien plus d'après ce qu'il en pense lui-même que d'après ce que nous pouvons en penser, puisque nos pensées sont loin d'être infaillibles.

Une chose qu'il faut également noter, c'est que, dans cette revue des actions de la journée, nous ne devons point nous arrêter à considérer nos bonnes œuvres en particulier pour en remercier Dieu, surtout à cause qu'il y a toujours quelques défauts en elle. Ce n'est pas à nous de les juger bonnes absolument, puisque l'Église même n'a pas mission de faire ces jugements d'approbation en particulier, jusqu'à ce qu'elle vienne avec le Fils de Dieu dans son second avènement. Pour n'être pourtant pas ingrat,

il faut remercier Dieu en temps et lieu des grâces qu'il nous a faites et de ses bienfaits infinis.

Tous ces points observés, nous devons faire un acte de contrition, qui est une douleur du péché parce que le péché est contre la bonté de Dieu. Après, nous devons nous donner absolument à Jésus-Christ pour la nuit en particulier, puis pour le lendemain et pour toute la vie, afin qu'il accomplisse tous ses desseins sur nous, et qu'il fasse de nous ce qu'il voudra, de sorte que nous devenions bien des instruments entre ses mains pour accomplir tous ses vouloirs et le servir parfaitement.

Que s'il arrive dans la pratique de ces examens, et des autres, que nous nous trouvions en quelques ténèbres après avoir fait ce qui est en nous, il nous faudra prier notre bon ange d'adorer le Fils de Dieu en sa susdite qualité de juge et nous accuser auprès de lui de nos fautes, afin qu'il nous les pardonne, et qu'il ne perde rien des devoirs qu'il a droit d'exiger de nous.

L'examen du matin ne doit pas être pratiqué avec moins de soin que celui du soir; parce que, si l'un nous sert à corriger les fautes passées, l'autre nous servira à prévenir les manquements dans lesquels nous tomberions. Dieu nous a donné la mémoire pour le passé, et la prévoyance pour le futur. C'est à nous de faire bon usage de l'une et de l'autre; de la mémoire pour glorifier Dieu, pour opérer les œuvres de Dieu et détruire en nous et ailleurs le péché; et de la prévoyance pour voir comment nous pourrons mieux passer cette journée que les précédentes et apporter de jour en jour quelque amendement à tout l'ensemble de notre vie.

La première chose que nous ferons en cet examen sera d'adorer le Fils de Dieu comme le principe de notre vie

et de nos actions; car sans lui nous n'en pouvons faire une bonne et agréable à Dieu. C'est pourquoi il y a trois choses à considérer en Jésus-Christ, en cette qualité.

La première est le domaine et la propriété qu'il a de tout ce que nous pouvons opérer; car tout est à lui, nos journées et nos minutes avec toutes nos puissances, notre corps avec tous ses membres, nos actions et nos exercices : car nous n'avons rien qu'en faveur de Jésus-Christ : Vous n'êtes point à vous, dit saint Paul.

La seconde chose est la conduite, la lumière, et la direction qu'il veut nous communiquer; car nos actions étant à lui, il en doit prendre la conduite et la direction pour les accomplir selon ses désirs et ses desseins.

La troisième est la grâce, la force et puissance qu'il a pour nous donner, afin d'opérer tout avec perfection par lui. Je suis toute chose, dit saint Paul, avec celui qui me fortifie.

Or, pour pratiquer fidèlement ces choses, il faut premièrement se donner au Fils de Dieu, et lui consacrer nos petits exercices.

Secondement, renoncer à notre propre conduite et direction comme devant être soumise à celle du Fils de Dieu.

Troisièmement, lui demander grâce et force pour les accomplir selon ses désirs.

Quatrièmement, il sera bon de jeter la vue sur les actions d'obligation que nous avons à faire durant la journée pour les mieux faire et avec plus de dévotion. Il sera bon aussi de prévoir celles de dévotion tant pour les accomplir plus parfaitement, que pour les mieux régler.

Cinquièmement, nous jetterons la vue sur les occasions qui se présenteront dans la journée, selon l'expérience

que nous en pouvons avoir; comme aussi sur les occasions de mal faire qui se peuvent rencontrer, afin de nous proposer de les éviter, et d'y apporter quelques remèdes; suppliant Notre-Seigneur qu'il ne permette point que nous y tombions, estimant que c'est la plus grande punition qui puisse nous arriver par sa permission.

L'examen de midi doit être différent de celui du soir en plusieurs points :

Le premier est qu'en celui du soir nous considérons le Fils de Dieu comme notre juge, tandis qu'en celui-ci nous le devons honorer comme notre chef, dont nous sommes les membres, comme notre vivificateur, et comme celui par l'esprit duquel nous devons nous diriger en tout et partout.

Le second est qu'à l'examen du soir nous devons examiner les fautes que nous avons commises contre la loi de Dieu, et à celui-ci les fautes que nous avons commises contre les dispositions intérieures, qui doivent conduire notre âme dans tous ses désirs, conformément à notre vocation première au christianisme, qui est un état très grand et très relevé, et qui nous oblige à grandes choses.

Or il faudra regarder si nous avons apporté l'Esprit qu'il fallait en toutes nos actions; si nous les avons animées de ses dispositions et saintes intentions; si nous avons manqué aux inspirations et aux mouvements que Dieu nous a donnés d'entrer dans quelques-unes de ses dispositions, et particulièrement de la pratique de la vertu qu'il nous a fait voir qu'il demandait de nous, et semblables autres défauts qui se rapportent à cela. Il suffit néanmoins d'examiner les manquements contre deux ou trois

dispositions et mouvements, comme d'abnégation et renoncement de nous-mêmes, et de dépendance de son Esprit. En une autre semaine, on pourra s'examiner sur d'autres dispositions, comme celles qu'il faut avoir principalement pour bien faire oraison, et pour acquérir la vertu qu'on a surtout en vue.

Or, on observera tous ces points-ci, comme par exemple :

Le premier est sur le mésusage des dispositions des vertus que Jésus-Christ nous a données, rejetant ses inspirations et ne nous prêtant pas à ses opérations et à ses mouvements.

Le second est sur le mésusage que nous avons fait de ses mystères; ne les ayant pas honorés comme nous devons, quoique nous soyons obligés de nous y appliquer pour en retirer les grâces particulières, et que nous devions imiter ses vertus.

Le troisième est sur la négligence à ne pas faire un usage assez grand et assez digne de Jésus-Christ; car nous devons vivre en lui et par lui, au-dessus de notre nature et de nos forces naturelles; et rien ne nous doit sembler difficile et impossible pour lui, puisqu'il nous donne sa grâce et son Esprit en abondance pour les accomplir. Voilà donc les manquements qu'il faut considérer en cet examen.

Je suis.....

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

A propos des Exercices de saint Ignace

Leur adaptation légitime (1)

L'encyclique *Mens nostra* a ramené l'attention des directeurs d'âmes et des prédicateurs de Retraites sur le livre des *Exercices spirituels*. L'une des questions soulevées par son étude et sa pratique est celle de l'adaptation de cette méthode aux âmes diverses, qui veulent en faire usage. Faut-il donner les *Exercices* dans leur forme originelle, ou doit-on les mettre au point qui convient à chacune des catégories de retraitants? Et jusqu'où peut-on pousser le travail de cette assimilation, sans encourir le risque d'un camouflage, ne gardant plus, sous de mensongères apparences, la précieuse expérience du Saint qui les écrivit, après les avoir d'abord vécus lui-même?

Relisons l'encyclique *Mens nostra*; nous y trouverons les principes qui permettent de résoudre cette question, délicate :

Il importe surtout, pour bien accomplir les exercices spirituels et en retirer du fruit, de suivre une bonne et sage méthode.

Or entre toutes les méthodes d'exercices spirituels, qui s'appuient louablement sur les principes d'une ascèse catholique très saine, certainement il en est une qui s'est toujours

(1) Nous pensons être utile à beaucoup de nos lecteurs, qui ont la charge de donner les « Exercices » de saint Ignace ou la louable habitude de les suivre, en publiant ces judicieuses observations du P. Antony Boissel, un maître en cette matière. (N. D. L. R.)

placée en tête; le Saint-Siège l'a honorée de ses approbations entières et répétées; des personnages remarquables par leur doctrine spirituelle et leur sainteté l'ont ennoblie de leurs louanges; elle a, pendant près de quatre siècles, porté des fruits innombrables de sainteté; c'est la méthode établie par saint Ignace de Loyola, qu'il nous plaît d'appeler le Maître principal et particulier des exercices spirituels...

En vérité, l'excellence de cette doctrine spirituelle, tout à fait éloignée des dangers et des erreurs d'un faux mysticisme; l'admirable facilité qu'il y a d'accommoder ces exercices aux divers états et conditions, que l'on s'adonne à la contemplation dans les couvents, ou que l'on mène une vie active dans les affaires de ce monde; l'harmonieuse disposition des parties; l'ordre admirable et lumineux avec lequel les vérités méditées s'enchaînent les unes aux autres; les enseignements spirituels qui arrachent l'homme au joug du péché, guérissent ses maladies morales et le mènent, par les sentiers éprouvés de l'abnégation et du renoncement à ses mauvaises habitudes, jusqu'aux cimes les plus élevées de l'oraison et de l'amour divin : sans aucun doute, toutes ces qualités sont telles qu'elles prouvent à l'évidence l'efficacité de la méthode ignacienne et recommandent hautement ses exercices. (Encycl. *Mens nostra.*)

Dans cet éloge motivé des Exercices de saint Ignace, le Souverain Pontife rappelle et établit deux points fondamentaux, qui devront inspirer tous les Directeurs de retraites spirituelles, conçues selon cet esprit. Premièrement : dans le petit volume du retraitant de Manrèze, il y a une méthode que le Pape déclare supérieure aux autres et il y a, secondement, une « admirable facilité d'accommoder ces exercices aux divers états et conditions »...

De là, nécessité d'une adaptation aux diverses classes de retraitants, opération qui nous est recommandée comme facile, mais qui doit respecter la méthode louée par le Souverain Pontife et dont les parties principales et comme essentielles sont rappelées dans le document pontifical : « l'harmonieuse disposition des parties, l'ordre admirable et lumineux avec lequel les vérités méditées s'enchaînent les unes aux autres; les enseignements

spirituels qui arrachent l'homme au joug du péché... et le mènent... jusqu'aux cimes les plus élevées de l'oraison et de l'amour divin ».

Cette adaptation des Exercices et les règles qui doivent la diriger ne sont pas une nouveauté. Saint Ignace s'est volontairement tenu dans des notations générales, trouvées parfois un peu vagues, afin de laisser plus de liberté au directeur des Exercices. Il rappelait cette sage indépendance aux jésuites Laynez et Salmeron, partant pour le concile de Trente : *Quin etiam Exercitii leges atque precepta erunt mitiganda pro tempore* (Diertins, *Historia Exercitiorum S. Ignatii*, Roma, 1700, p. 143).

Les trois dernières *annotations* du livre des Exercices n'ont pas d'ailleurs d'autre but, que d'ouvrir la voie à des adaptations multiples et variées, suivant les facultés et les dispositions de chaque retraitant. Le Directoire, qui a codifié les expériences des premières années, rappelle explicitement cette liberté, lorsqu'il avertit le directeur de la retraite qu'il peut avec prudence, suivant les aptitudes ou les dispositions des retraitants, ou retrancher ou ajouter aux Exercices ce qui lui paraît utile aux besoins spéciaux de leurs âmes (Directoire, VIII, 5).

Dans cette adaptation nécessaire, sans laquelle la vigueur et la fécondité des Exercices seraient compromises, il est indispensable de tenir compte de la culture intellectuelle comme du tempérament et des forces physiques du sujet (*Annot.*, 18). Se souvenant aussi du titre même des Exercices, dont le but est d'ordonner la vie, sans se laisser influencer par des considérations coupables, ou dangereuses, le Directeur devra entrer dans des applications pratiques, qui différeront suivant les conditions diverses des retraitants et suivant leurs devoirs professionnels. Donner les méditations et les autres documents spirituels, dans leur généralité, sans aucune spécialisation, serait méconnaître leur but et compromettre leur efficacité.

Quant aux modalités, qui n'intéressent ni « l'harmo-

nieuse disposition des parties, ni l'ordre admirable et lumineux avec lequel les vérités méditées s'enchaînent les unes aux autres, ni les enseignements spirituels, qui arrachent l'homme au joug du péché... et le mènent... jusqu'aux cimes les plus élevées de l'oraison »... (Encycliq. *Mens nostra*) Saint Ignace lui-même, dans l'annotation 19e, nous indique avec quelle largeur d'esprit il faut procéder dans leur emploi. Même dans les parties qui semblent essentielles, des retranchements seront parfois nécessaires pour se mettre à la portée des plus faibles.

« C'est avec beaucoup de sagesse, nous dit le P. Diertins, que notre bienheureux Père nous avertit de tenir compte de l'âge, de la culture et du caractère de chaque retraitant. Il faut traiter différemment le vieillard, l'homme mûr et le jeune homme. Les procédés ne sont pas les mêmes avec un soldat et avec un civil et ils doivent varier avec l'homme marié et avec les séculiers (1)... »

Il est inutile d'insister sur une vérité si évidente et que tous les maîtres spirituels ont reconnue, quand ils ont abordé cette question fondamentale. La contexture même du livre des Exercices commande une prudente, discrète mais indispensable appropriation. Les meilleurs commentateurs y ont insisté, et si l'on pèche dans la pratique, ce sera plutôt par inexpérience que par erreur (2).

Plus grand est le danger que signale le Directoire (*Proœmium*, 10) : la tentation de l'inédit et de l'original. L'adaptation devient alors une métamorphose, sous laquelle il n'est plus possible de découvrir la véritable trame des Exercices.

Cette déviation n'est pas toujours voulue : elle est souvent le fait de Directeurs peu versés dans la doctrine ignacienne; ils n'ont pas découvert l'ossature robuste des

(1) « Exercit. spirit. S. P. Ignatii Loyolae cum sensu eorum explanato », auctore P. J. Diertins — Aug. Taurin, 1838, t. XI, p. 100.

(1) Voir *Retraites fermées*, par le P. A. Boissel, p. 99; Paris, Beauchesne.

Exercices, qu'il ne faut sacrifier ni à la mode, ni au caprice, ni au désir immodéré d'une popularité facile. La fidélité à tout l'essentiel n'empêche pas de varier, presque à l'infini, le cadre des retraites; mais que l'on se garde bien d'admettre des changements, des bouleversements, qui détruiraient les idées fondamentales de cette méthode admirable dont le Souverain Pontife a exalté la haute portée morale.

Saint Ignace, nous dit le P. Watrigant, l'homme qui, de nos temps, a connu mieux que personne le livre des Exercices, saint Ignace tient à ce que l'on suive les étapes ordinaires de la vie purgative, illuminative et unitive : il ne veut pas que l'on renverse l'ordre normal... il avertit qu'on peut donner une retraite élémentaire d'après les enseignements de la première semaine, sans entrer dans la seconde semaine, si le sujet n'y est pas disposé... il tolère même qu'en certains cas l'on exige peu d'exercice personnel du retraitant...

Cette accommodation ne doit pas détruire la nature des Exercices, il faut sauvegarder les idées fondamentales : c'est-à-dire l'autorité du Directeur, le but final de la vie, le principe de l'exercice gradué, pratique, proportionné aux forces de chacun (1)...

Ailleurs il nous dit : « Il faut garder fidèlement l'ordre et la méthode prescrits par notre Bx Père, mais pourvu que cette condition soit remplie, le champ reste ouvert au discernement, à l'expérience et au talent... (2) »

Il y a donc quelque chose qui est intangible dans ce livre des Exercices, ce qui constitue « la bonne et sage méthode » louée par Pie XI, et qui, nous dit-il, « s'est toujours placée en tête ». Cette méthode — appuyée « sur les principes d'une ascèse catholique très saine » — voilà ce qu'il faut sauvegarder jalousement et maintenir à travers les variantes des adaptations les plus hardies et les plus modernes. La sacrifier serait renoncer à ce qui fait

(1) Rapport sur l'adaptation des Exercices, au Congrès de Mours, 1911.
(2) Ibid.

la vertu des Exercices de saint Ignace et supprimer ce que le Souverain Pontife a déclaré « admirable » et « capable de porter, pendant plus de quatre siècles, des fruits innombrables de sainteté » (Encycl. *Mens nostra*).

Tous, assurément, sont d'accord sur cette conclusion, pourvu qu'elle ne sorte pas du vague et de l'imprécis qui l'entoure. Mais si l'on veut pousser plus loin, et marquer d'un trait plus net les parties du livre qu'il faut considérer comme fondamentales, alors commencent les dissensions. Tel veut sauver ce qu'un autre estime secondaire, et tandis que les uns tiennent que la méthode, n'étant pas liée au sort des méditations, l'est au moins aux règles d'ascèse données tout au long des exercices, d'autres se contentent de garder le but des exercices et la tendance générale qui y conduit.

Nous ne voulons pas entrer dans des détails qui seraient fastidieux et presque infinis, nous essaierons seulement de marquer une limite au-delà de laquelle il est difficile de dire que l'on garde la méthode des Exercices. Car c'est bien d'une méthode spéciale qu'il s'agit, et qui dit méthode dit ordre et progression.

Donner une retraite d'après les Exercices sera donc parcourir avec le retraitant, dont l'activité sera excitée autant que possible, la méthode donnée par saint Ignace, qui le fera successivement passer par les trois voies spirituelles bien connues, suivant ses forces et ses capacités personnelles. Après lui avoir montré la fin de l'homme et des créatures, les péchés et leur châtiment, il faudra l'introduire dans une connaissance plus parfaite de la miséricorde divine afin de déterminer tout à la fois une plus grande haine du mal et une plus grande confiance en Dieu.

On ira plus loin, s'il en est capable, et on lui fera entendre l'appel du Christ, détaillant suivant ses dispositions personnelles les vertus nécessaires au disciple du Maître, que l'on étudiera surtout dans la vie et la passion du Sauveur. Le long de ce chemin, on disposera les règles de vie

convenable à chaque retraitant et, s'il le faut, on l'amènera à choisir, avec une maturité surnaturelle, ou un état de vie, ou une réforme spirituelle qui le fasse monter plus haut : et dans cette ascension, il n'y a, nous dit Pie XI, qu'à marcher « par les sentiers éprouvés de l'abnégation et du renoncement à ses mauvaises habitudes, jusqu'aux cimes les plus élevées de l'oraison et de l'amour divin » (Encycl. *Mens nostra*).

Telle est, en abrégé, cette méthode dont on doit conserver l'armature : on voit tout de suite comment des retraites, même fort édifiantes, s'en éloignent, et ne peuvent plus être dites « selon les Exercices ».

Confondre les voies spirituelles, supprimer les considérations sur le but de la vie, le péché ou les fins dernières, faire passer au premier jour les méditations sur la Passion ou la résurrection du Christ, etc., c'est assurément détruire « l'harmonieuse disposition des parties » et méconnaître « l'ordre admirable et lumineux » tant loués par le Souverain Pontife; ce n'est plus donner les Exercices de saint Ignace.

Il ne faut pas en effet tomber dans une erreur facile et croire qu'il suffit de construire une sorte d'anthologie des Exercices, choisissant ce qui convient et élaguant ce qui nous agrée moins. Se borner, par exemple, dans une retraite, à suivre les méditations de la seconde ou de la troisième semaine, ne s'appellera pas donner les Exercices, mais seulement s'inspirer des Exercices. C'est la méthode qui importe, c'est elle qu'il faut garder en ces lignes maîtresses. Le P. Watrigant nous l'a dit, et sa parole doit être gardée comme une consigne absolue, puisqu'elle s'inspire de la source la plus pure des Exercices et de la tradition, aujourd'hui sanctionnée par la lettre pontificale :

« Garder fidèlement l'ordre et la méthode prescrite par notre B^x^ Père... pourvu que cette condition soit remplie, le champ reste ouvert au discernement, à l'expérience, au talent... »

Antony Boissel.

Le Congrès national des Missionnaires diocésains de France

Les 24, 25 et 26 mai, s'est tenu à Paris un congrès national des Missionnaires diocésains de France. Nous sommes redevables de cette initiative à MM. les Missionnaires diocésains de Paris qui, sous la direction très compétente de M. le Chanoine Choquet, leur Supérieur, mirent tout en œuvre pour obtenir de ce congrès un maximum d'efficacité. Ils ne pouvaient vraiment pas mieux réussir. Leur accueil et leur organisation furent au-dessus de tout éloge, et les missionnaires qui eurent le bonheur de passer près d'eux ces jours d'étude et de prière leur doivent le plus reconnaissant merci.

L'immense majorité des diocèses français se trouvait représentée à ce congrès, soit par des missionnaires diocésains, soit par un grand nombre de religieux de tous ordres ou congrégations.

La besogne avait été soigneusement préparée par l'envoi de copieux questionnaires. Retournés, ceux-ci servirent de documentation aux rapporteurs désignés, tandis qu'un certain nombre de questions subsidiaires faisaient l'objet de courtes communications.

Trois jours de travail ne furent pas de trop pour approfondir quelque peu le sujet général proposé : La prédication missionnaire dans les temps actuels, — ce qu'elle est, ce qu'elle peut et ce qu'elle doit être en face des conditions et des besoins de la société contemporaine.

Les premières séances furent consacrées à un examen de la situation actuelle. Avant de discuter l'objet de la prédication missionnaire, il importait de savoir, en effet,

si cette forme traditionnelle d'évangélisation avait encore quelque raison d'être et quelque utilité. Les deux rapports, très riches, de MM. les Chanoines de la Celle, du Mans, et Gros, de Rocamadour, répondirent à la question. Ce fut pour affirmer que, d'une manière générale, les missions connaissent encore d'appréciables succès, malgré la défection systématique de certains groupements de population.

La mission attire toujours à l'église et, si l'on n'observe plus de retour en masse, du moins la piété se raffermit-elle chez les croyants et les conversions enregistrées sont-elles plus réfléchies et solides.

On peut remarquer, par ailleurs, et le rapport du R. P. Poughèol, des Franciscains de Caen, mit le fait en lumière, que les méthodes des missionnaires sont, à peu de chose près, semblables à travers les régions françaises. Il faut excepter certaines parties de la Bretagne qui sont restées si profondément chrétiennes que la mission y prend l'allure d'une véritable retraite fermée. Les congressistes garderont longtemps le souvenir de certaines descriptions et leçons de choses que leur firent des missionnaires bretons. Encore ces derniers se plaignaient-ils de ne pouvoir utiliser le dialecte!

Les constatations résumées ci-dessus permirent au Congrès d'aborder avec plus de fruit les importants problèmes inscrits au programme de la soirée du mardi 24 et de la journée du mercredi 25 (1). Très logiquement, le rapport de M. le Chanoine Lecomte, du diocèse de Séez, étudia les diverses formes de la prédication missionnaire. Le public qu'elle cherche à atteindre se divisant en deux groupes, celui qui vient à l'église, celui qui s'en abstient, il importait de se demander quels sont les moyens les plus efficaces pour se faire entendre de l'un et de l'autre.

A l'égard des premiers, le sermon proprement dit, cer-

(1) Nous donnons d'autre part la communication que le R. P. Savey fit au Congrès le mercredi 25 mai sur *La manière de présenter aux auditoires de mission le mystère de la vie surnaturelle.* (N. D. L. R.)

taines conférences dialoguées, qui devront être préparées avec soin, resteront toujours les modes les plus appropriés d'enseignement.

A l'égard des seconds, la mission devra se faire conquérante... Elle n'hésitera pas à s'installer dans des salles profanes, louées pour la circonstance. Ce fut cependant l'avis de la majorité des congressistes qu'un certain aménagement à caractère religieux, en de tels locaux, s'impose chaque fois qu'il est possible de le réaliser. En de tels lieux, la conférence, qu'elle soit simple, dialoguée, voire contradictoire, devra prendre le pas sur le sermon. L'idéal de ce travail de conquête nous a bien semblé réalisé par ces « semaines apologétiques » dont parla avec une verve entraînante leur grand promoteur : M. l'abbé Kir, du diocèse de Dijon.

Le rapport de M. le chanoine Laboulbeynes, du diocèse d'Agen, rappela opportunément les règles essentielles, que se doit d'observer la prédication missionnaire, quelque forme qu'elle revête, si elle veut vraiment éclairer les esprits et toucher les cœurs.

Reprenant à son compte d'heureuses distinctions présentées par le R. P. Maurel, des dominicains de Dijon, il souligna la nécessité d'une prédication réaliste, étant bien entendu qu'il s'agit ici d'un réalisme tout à la fois psychologique, doctrinal et littéraire.

Une pénétrante étude du R. P. de Maistre, de la Compagnie de Jésus, sur le Christ, centre et objet de toute la prédication missionnaire, acheva de montrer vers quelle élévation et quelle solidité devait tendre cette forme d'évangélisation, tandis que le rapport de M. le Chanoine Prudh'on, du diocèse de Dijon, fut heureux de constater qu'en leur quasi-unanimité les missionnaires de France reconnaissaient le rang primordial que le dogme devait y occuper, soit qu'on le présentât comme fondement de la morale chrétienne, soit qu'on l'exposât pour lui-même, en vue de lutter contre une ignorance trop universellement constatée.

La dernière journée du congrès fut consacrée à préciser la place et le rôle de la doctrine sociale de l'Église et de la sainte Liturgie, dans les exercices d'une mission.

Ces principaux rapports furent présentés par M. l'abbé Marie, directeur des Missionnaires diocésains de Paris, et par le R. P. Morineau, des Pères du B^x de Montfort. Enfin M. l'abbé Roux clôtura la série des travaux par un exposé de l'importante et délicate question du « Retour de Mission ».

Ce trop succinct résumé du Congrès Missionnaire ne peut donner qu'une impression imparfaite de son importance et de son intérêt. Il se devrait de faire allusion aux multiples communications qui furent faites entre les rapports et s'essayer à dire quelque chose des discussions si vivantes que ces divers exposés suscitèrent.

On peut tout au moins signaler la parfaite tenue de ces assises missionnaires, l'atmosphère de religieuse et fraternelle cordialité dont elles furent imprégnées. Peut-être même, cette impression d'union dans un labeur semblable, si austère et rude à ses heures, fut-elle un des fruits les plus riches du congrès.

Grâce à l'accueil des Missionnaires diocésains de Paris, les Missionnaires de France sont sortis de l'isolement de leurs groupements restreints. Ils se connaissent mieux désormais et s'estiment davantage. Ils ont pris surtout conscience de la force spirituelle qu'ils représentent. C'est dans un renouveau d'ardeur apostolique qu'ils se sont séparés, gardant tous au fond du cœur, cependant, le plus vif désir de voir se renouveler bientôt un congrès aux si féconds résultats.

Fr. L.-B. Savey, O. P.

De la manière de présenter aux auditoires de mission le mystère de la vie surnaturelle

(Communication faite au Congrès national des Missions diocésaines le mercredi 25 mai 1932)

Il est à peine nécessaire de souligner l'importance et l'urgence d'un exposé de la vie surnaturelle à nos auditoires de mission.

La participation à la vie divine par la grâce sanctifiante, la transposition à l'ordre surnaturel de l'existence totale de l'homme, ne sont pas choses facultatives. Il faut, d'une nécessité de salut, que tous et chacun exécutent le plan de la bonté divine et atteignent une perfection pour la sauvegarde de laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ est mort sur la Croix. Par ailleurs, et dans les conditions ordinaires, c'est aux membres de l'Église enseignante que revient la charge d'initier les fidèles aux principes qui fondent ce grand mystère, comme aux conséquences pratiques qui en découlent; lesquels constituent les obligations les plus formelles de la morale chrétienne.

Or qui ne sent que c'est là la tâche spécifiquement réservée aux missionnaires, tenus de par leur rôle à présenter à leurs auditoires, quels qu'ils soient, un résumé clair, émouvant, convaincant, de cette doctrine dont les hommes doivent vivre?

Pourtant, il faut bien l'avouer, de graves difficultés surgissent dès l'instant que nous voulons entreprendre cette œuvre.

La première tient à la nature même des vérités que nous avons le désir d'enseigner. Celles-ci sont essentiellemement dogmatiques; elles se réfèrent à une réalité des plus transcendantes; elles ont le plus grand intérêt à s'exprimer en des termes rigoureusement techniques.

Mais il est bien évident qu'un exposé oratoire qui ne serait que la transposition française d'une page de la Somme ou d'un manuel de théologie serait voué à un complet échec, quelle que pût être la richesse de cette parole ou son exactitude.

La seconde difficulté, et qui aggrave la précédente, se rapporte à l'ignorance trop souvent constatée chez nos auditoires.

La Mission attire à l'église des gens qui n'ont guère l'habitude de venir écouter l'enseignement courant de leur pasteur. Dès lors, ils ne sont pas seulement peu familiarisés avec les notions que nous voudrions leur inculquer, la plupart du temps ils en méconnaissent totalement le sens.

Pour toutes ces raisons, il apparaît absolument urgent que le missionnaire fasse un vigoureux et intelligent effort d'adaptation. — La recherche d'une formule s'impose qui, ne sacrifiant absolument rien de la substantielle doctrine, n'en paraisse pas moins très rapidement accessible aux esprits les plus simples et très bouleversante aux cœurs les plus fermés.

Pouvons-nous espérer la découvrir? Je le pense, en notant tout de suite, d'ailleurs, qu'il ne s'agit pas à proprement parler de découverte, mais seulement de la compréhension toujours plus attentive des ressources que nous offrent les Saints Évangiles.

Qu'y trouvons-nous, en effet? L'enseignement le plus admirablement adapté de Celui dont nous pouvons bien dire qu'il fut le premier et le plus parfait des missionnaires : Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous pouvons être convaincus que si le Christ a utilisé telle ou telle formule pour transmettre sa Révélation, s'il a adopté telle ou telle méthode pour la faire comprendre, c'est qu'il les a estimées les meilleures et les plus fécondes, à l'égard de ces hommes dont il pénétrait si profondément les besoins.

La prédication évangélique, en son fond et sa forme, doit rester pour nous, missionnaires, l'idéal le plus pur que nous puissions rêver d'atteindre. Nous ne pouvons mieux parler que Dieu lui-même l'a fait. Nous ne pouvons rien dire de plus, rien dire de moins. Il n'y a pas de meilleure façon de dire que la sienne.

Or de quelle manière s'exprime, dans la bouche de Notre-

Seigneur Jésus-Christ, le mystère de la vie surnaturelle? De quelle façon présente-t-il dans son Évangile la révélation de sa « Bonne Nouvelle », celle même que nos générations troublées attendent encore de nous?

Un seul mot l'exprime : celui de « Père », nom propre que les hommes sont invités désormais à donner à Dieu, qu'ils sentent déjà être leur Créateur et Maître, mais dont ils ignorent encore la miséricordieuse bonté.

La paternité de Dieu, notre filiation conséquente, qu'il n'est pas si malaisé que cela de faire entendre dans ce sens de totale adoption divine qui est le sien, tels sont les deux principes suprêmes dont nous retrouvons l'expression tenace à chaque page de l'Évangile.

Si nous-mêmes, missionnaires, à la lumière d'une très exacte doctrine théologique, nous nous efforçons chaque jour de les pénétrer mieux, si, surtout, nous en vivons ardemment, nous pourrons, quand l'heure sera venue, raconter à notre peuple une histoire divine qui l'émerveillera et fera la conquête de son cœur.

Nous lui dirons le rêve émouvant de Dieu à l'égard des hommes, ses créatures : « Je vous l'affirme, vous êtes des dieux, vous êtes tous fils du Très-Haut. »

Nous lui ferons comprendre la raison d'être du généreux sacrifice de Jésus, notre divin Frère, s'incarnant pour nous sauver et pour nous rendre l'amitié de notre Père commun.

Nous lui montrerons ce même Jésus-Christ, constamment présent parmi nous, pour nous soutenir de sa vie, de ses enseignements, de son exemple, et nous permettre ainsi d'être, à son image, de parfaits fils de Dieu.

Et surtout nous disposerons de puissants moyens pour affirmer à tant d'âmes craintives ou assombries qu'elles peuvent compter sur le bienfait d'une miséricorde à ce point infinie que seule une obstination irréductible est capable de la tenir en échec. Ce sera l'heure, alors, des avertissements pathétiques, et la bouche du missionnaire qui aura tant parlé de bonté et d'amour aura le devoir de devenir menaçante, reprenant, pour ce faire, la terrifiante objurgation d'un saint Vincent Ferrier : *Timete Deum* : Craignez Dieu.

Telle est la très simple idée que j'ai cru devoir vous soumettre : Pour initier nos fidèles aux mystères de cette vie

surnaturelle à laquelle le Baptême les a appelés, en laquelle ils doivent se maintenir, — s'acharner à leur dire et à leur répéter qu'ils sont les fils de Dieu, qu'ils doivent, en conséquence, se maintenir dans la dignité de cette magnifique destinée.

Je m'excuse de la brièveté de cet exposé.

Puissé-je, du moins, avoir fait passer dans vos âmes la conviction qui m'anime : expérience faite, elle me persuade qu'il n'y a rien de tel que l'Évangile pour faire admettre à nos auditoires que la religion que nous leur prêchons est bien, selon l'expression de sainte Catherine de Sienne, « toute large, toute joyeuse, toute parfumée, un vrai jardin de délices ».

R. P. L.-B. Savey.

Pour la lecture spirituelle

NOTES D'HAGIOGRAPHIE

Les Saints

E. Lacoste : *Les Papes à travers les âges.* — Paris, Bonne Presse. 3 vol.

Revue rapide, abondamment illustrée et d'une lecture facile, des trois premiers siècles de l'Église.

Franc-Nohain : *Saint Louis.* — « Les Grands Cœurs », Paris, Flammarion, 225 pp. — 12 fr.

Ce sont des portraits successifs tracés de quelques traits discrets, suffisamment expressifs : le juge, le chef de guerre, le fils, le pénitent, le croisé, le prisonnier, le serviteur des pauvres et des lépreux et toujours le saint.

Le chêne de Vincennes, la Sainte-Chapelle, Tunis, et ce sont là trois centres qui ont valeur de symboles dans la vie du saint Roi. Les portraits de Blanche de Castille, de la reine Marguerite, celui de Joinville surtout, sont fort réussis. Bon nombre d'anecdotes — quelques-unes assez piquantes — nous sont contées qui illustrent agréablement l'histoire. On trouve encore quelques paroles du roi soigneusement choisies ainsi qu'une vue d'ensemble de son œuvre. Le dernier chapitre est peut-être moins heureux : quelques longueurs et des banalités. On relève pourtant cette remarque très exacte : ... « On a expliqué que la désastreuse campagne d'outre-mer n'avait en rien diminué son prestige (de saint

Louis); c'est que ce prestige est singulièrement au-dessus des contingences militaires et sur un plan tellement différent ! »

R. P. Ignace-Marie Magnin : *Saint Jean de Dieu.* — Lille, Taffin-Lefort, 222 pp.

Vie singulièrement mouvementée. Soldat, il lutte contre les Turcs; condamné à mort, il obtient sa grâce et quitte l'armée. Il vend des livres et des images. Il va en Afrique chercher le martyre. Pénitent, on le croit fou et on l'enferme. Il s'occupe des malades et des pauvres et son nom devient synonyme de charité. Il organise un hôpital, fonde un ordre au service de toutes les misères humaines et meurt après de dures souffrances.

F. Pochat-Baron : *Le Bienheureux Père Le Fèvre ou Pierre Favre, premier prêtre de la Congrégation de Jésus (1506-1546).* — Paris, Spes, 1931, in-8°.

Énumération un peu sèche des événements extrêmement nombreux qui marquèrent cette vie particulièrement mouvementée et remplie. Le portrait spirituel du Bienheureux contient trop de ces traits que l'on trouve inévitablement sur la physionomie de tous les saints. On est heureux cependant de lire quelques extraits des écrits du Saint : conseils sur la communion fréquente, sur la manière de travailler efficacement à la conversion des hérétiques, ainsi que des instructions plus générales concernant la foi et la morale.

Les Saintes

Colette Yver : *La Vierge. Essai sur la naissance de son culte.* — Paris, Flammarion, 246 pp. — 12 fr.

Ouvrage de vulgarisation qui, d'un style alerte, présente une apologétique suffisamment informée du culte de la Vierge, et décrit les premières manifestations de ce culte.

Léontine Zanta : *Sainte Odile.* — Collection « Les Pèlerinages », Paris, Flammarion, 210 pp. — 10 fr.

« Que vient-on chercher dans un pèlerinage, sinon le passé ? » et c'est ce passé que l'auteur nous trace en quelques traits : les pèlerins d'autrefois et ceux d'hier, et jusqu'à Barrès dont on a gravé les paroles : « Ici je goûte mon plaisir et j'accomplis mon devoir. C'est ici un de mes postes où nul ne peut me suppléer. — A travers la grande forêt sombre, un chant vosgien se lève, mêlé d'Alsace et de Lorraine. Il renseigne la France sur les chances qu'elle a de durer. »

On lira la belle légende de sainte Odile et l'émouvant récit d'un des derniers pèlerinages.

R. Zeller : *Sainte Catherine de Sienne.* — « Les Grands Cœurs », Paris, Flammarion, 201 pages. — 12 fr.

L'auteur a écrit avec une piété toute filiale la vie de la Vierge de Sienne. Nous suivons pas à pas les étonnantes manifestations de cette vocation exceptionnelle : le mariage spirituel, l'échange des cœurs, le couronnement d'épines, la stigmatisation. Nous voyons une jeune fille sans lettres diriger des âmes, imposer sa volonté aux grands de ce monde, donner des ordres au pape lui-même et jouer un rôle de tout premier plan dans la politique italienne.

Au chef de bandes, John Hawkwood, elle écrit :

« Frère très cher et très doux dans le Christ Jésus, il est grandement temps que vous rentriez en vous-même, considérant les peines et tourments que vous avez endurés au service du diable. Mon âme désire que vous changiez de manière de vivre et que vous vous enrôliez sous la croix de Jésus crucifié, vous et tous vos compagnons. Vous formerez ainsi une compagnie du Christ et vous marcherez contre les chiens infidèles qui possèdent les Lieux Saints où la douce vérité suprême a souffert... Puisque tant vous plaît de guerroyer, faites-le donc contre les infidèles, je vous en supplie au nom du Christ Jésus... »

Et c'est au pape lui-même qu'elle envoie ces étranges paroles :

« Hélas, hélas, très doux Babbo Mio... aveugle est le malade qui ne voit pas sa maladie, aveugle est le Pasteur qui devrait être médecin, mais qui n'ose user du fer de la justice, ni du feu de la charité. Il advient alors ce qu'avait prédit le Christ : Si un aveugle en conduit un autre, ils tomberont tous deux dans l'abîme... Un tel Pasteur n'est qu'un mercenaire. Et pourquoi ? Parce qu'il s'aime lui-même sans aimer Dieu et ne suit pas Jésus, le vrai Pasteur... J'espère donc, mon Père vénéré, que vous étoufferez en vous cet amour-propre et que vous ne vous aimerez plus vous-même. »...

Étonnamment pénitente, elle prêche la discrétion :

« La douce lumière de la discrétion enveloppe l'âme de l'amour de la vertu pour lui faire embrasser la pénitence comme moyen et non comme but. Si le corps regimbe contre l'esprit, elle l'accable pour le soumettre; mais s'il est faible, elle ne se contente pas de le faire renoncer au jeûne. Qu'on lui donne alors de la viande, et si ce n'est pas assez d'une fois par jour, il faut en manger quatre ! »

« Qu'on donne un lit à celui qui ne peut dormir à terre, et quiconque ne peut s'agenouiller pour prier doit s'asseoir ou même se coucher. »

Mlle R. Z. a fait un heureux choix de citations du Dialogue et nous rapporte cette prière de la Sainte sur son lit de mort :

« Tu m'avais choisie pour Épouse, dès mon enfance, ô mon Amour, et je n'ai pas été assez fidèle. J'aurais dû ne m'occuper que de toi, de tes bienfaits immenses, et mon esprit s'en est allé vers d'autres pensées. »

Henri Ghéon : *Bernadette devant Marie.* — Les Cahiers du Théâtre chrétien. — Paris, Blot, 1931, 218 pp.

G. a retracé dans ces cinq actes tout l'essentiel du grand drame de Lourdes. Est-il utile d'ajouter que c'est là une œuvre émouvante, belle et bienfaisante ? Peut-être la scène du commissaire est-elle d'un comique un peu facile...

F. Laudet : *Bernadette de Lourdes.* — Paris, Bloud, 1931, 237 pp.

C'est un livre d'un tout autre genre : une biographie com-

plète et dont la division a le mérite de la clarté : Lourdes avant les apparitions; Bernadette avant, pendant, après les apparitions; Lourdes après Bernadette. Le premier chapitre commence par une citation d'Élisée Reclus, mais on lira avec intérêt les détails moins connus sur la vie de Bernadette à Nevers.

Serge Barrault : *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face.* — Marseille, Publiroc, 1931, 208 pp. — 10 fr.

Après tant d'autres livres écrits sur la petite Sainte, même après l' « Histoire d'une âme », on ne lira pas sans profit et sans une très réelle émotion ce beau livre.

Félix Vernet : *La Vénérable Benoîte Recurel, Fondatrice du Laus (1647-1718).* — Paris, Gabalda, 1931, in-8°, 178 pp. — 12 fr.

Une petite bergère toute simple et très pure est favorisée pendant cinquante-quatre ans des apparitions de la Sainte Vierge. Elle reçoit la mission de construire une église qui sera le centre d'un pèlerinage. Et c'est là que s'écoule sa vie, vie de pénitente mais surtout vie d'apôtre de la confession : elle connaît les secrets des cœurs et dévoile les péchés cachés. Telle est la vie que nous conte l'auteur. Peut-être regrettera-t-on quelques défauts de composition, des digressions un peu longues sur le Jansénisme et des comparaisons qui ne s'imposaient pas entre la Vénérable et Bernadette, ou Marguerite-Marie. Par contre, le chapitre « La Vénérable Benoîte et le Laus » est tout plein d'intéressants détails.

fr. Mannès Brelet, O. P.

BIOGRAPHIES

Prêtres

Jean Godefroy. *La vie de Dom Simplicien Gody, poète et écrivain mystique.* — Abbaye Saint-Martin de Ligugé, 1931, 195 pp.

Témoin bien oublié de la renaissance religieuse du XVII[e] siècle, Dom Gody mérite pourtant de retenir l'attention. On nous indique le rôle qu'il a joué et la place qu'il a tenue à côté des grands noms de l'École Française. Le livre est un peu compact et l'on se perd parmi la complexité des faits historiques et l'abondance des détails. Mais, tandis que certaines citations révèlent un poète un peu fantasque et malicieux, d'autres nous montrent une âme profondément religieuse. L'exercice de l'autorité, une participation active à la lutte pour la réforme de l'Ordre, ont mûri cette âme toujours si noble et si simple. On retiendra volontiers cette belle prière (p. 127) : « Mon Dieu et toute mon espérance, jetez vos yeux dessus moi et en prenez pitié, puisque je suis tout seul et tout pauvre. Daignez regarder, s'il vous plaît, ma triste solitude... O notre Dieu qui nous avez tiré du néant, ne dédaignez point les œuvres de vos mains. Détruisez les nôtres et conservez les vôtres; ruinez les péchés qui sont à nous, sauvez nos âmes qui sont à vous, de vous et pour vous... J'ai été fait comme une pauvre bête de charge, comme une pauvre jument auprès de vous, et je serai toujours avec vous. Et vous me conduirez sans résistance et sans crainte d'aucun traitement qui me sera fait. Car je porterai la colère et la vengeance de mon Dieu, puisque je l'ai offensé. N'est-il pas raisonnable ? Véritablement vous êtes un Dieu bien caché... Ah ! quand luirez-vous, mon soleil ?... Vous êtes toujours la lumière même et vous êtes toujours

dans le fond de mon âme où je vous adore de toutes mes puissances. »

M. B.

R. P. Em. Georges, Eudiste. *Ame de Prêtre. Le R. P. Henri Jalaber, de la Congrégation de Jésus et de Marie, dite des Eudistes.* — Paris, Téqui, 1932, in-8°, 242 pp.

« Il incarnait à nos yeux le prêtre », a dit son entourage, à l'heure où la mort l'a pris, jeune encore, à quarante ans. C'est l'âme de ce prêtre toujours soucieux de plus haute sainteté sacerdotale que nous présente ce livre. Professeur de collège, supérieur de séminaire, Père spirituel, il est, dans toutes les situations, « l'homme du devoir qui n'a jamais voulu savoir ni être autre chose ». C'est par la voie de l'humilité et de l'abandon que Dieu l'a fait progresser.

A signaler une correspondance très suggestive entre ce prêtre et sa mère, « où l'on ne sait qui admirer le plus : de la sainte mère qui s'appuie sur la foi de son fils, de son prêtre; ou du fils qui recourt avec une si confiante piété à la haute et chrétienne tendresse de sa mère ». Bel exemple de l'influence profonde que peut exercer l'âme très chrétienne d'une mère sur l'orientation d'un enfant vers le sacerdoce.

On ferme l'ouvrage avec un regret. Supérieur d'un séminaire eudiste, le Père Jalaber a été amené à faire aux professeurs de nombreuses conférences sur l'éducation et d'autres aux séminaristes sur la spiritualité de la société dans laquelle ils se préparaient à s'engager. Le texte de ces conférences a été conservé. Pourquoi s'être contenté de nous en citer quelques titres, alors qu'il y avait là ample matière à nous faire connaître l'esprit original de ce directeur ? On aurait encore gagné davantage à la lecture de ce livre.

E. Laveille, S. J. *L'âme d'un Prêtre. Monseigneur Laveille* dans ses Souvenirs, ses notes intimes et sa Correspondance. — Paris, Téqui, 1931, 276 pp.

L'auteur qui a écrit tant de biographies estimées méritait bien qu'on ajoutât son portrait à la galerie qu'il a constituée,

qu'on mêlât le son de son âme à la musique religieuse qu'il a composée pour nous. D'autant plus que sa riche vie intérieure nous laisse des pensées et des exemples dont les prêtres surtout pourront faire leur profit.

Une brève notice biographique est placée en tête du livre, qui, lui-même, est dû entièrement à la plume agréable et facile de Mgr Laveille. En des pages recueillies par un frère religieux, il nous raconte d'abord comment il devint prêtre. A la suite de cette histoire de sa vocation, viennent des méditations et des prières, des lettres et des pensées. Dans la deuxième partie de l'ouvrage, on a rassemblé quelques allocutions adressées à des jeunes gens, à des séminaristes, à des prêtres, et quelques mandements de celui qui fut vicaire capitulaire du diocèse de Meaux.

C'est partout l'atmosphère pieuse et élevée de celui qui disait à ses confrères de l'Oratoire : « Être seulement prêtres, mais prêtres parfaits, et tout faire pour réaliser cet idéal. »

H. Carton de Wiart. *La vocation d'Olivier Georges Destrée.* — Collection « Notre clergé », Paris, Flammarion, 1931.

Histoire simple et très finement contée d'une âme qui, « ayant cherché d'abord sa voie dans le seul culte des arts et des lettres, la trouve enfin dans le service de Dieu ». La vie d'étudiant et d'artiste de G. Olivier nous vaut des pages savoureuses sur l'université de Bruxelles, le mouvement littéraire de la Jeune Belgique, les préraphaélites anglais et sur Florence. En ces années de jeunesse, l'âme du poète a gardé une extraordinaire fraîcheur, elle n'a pas senti les flétrissures, les désenchantements qui viennent des passions.

Un jour, se fait entendre l'appel de Dieu, et il retrouve sa foi religieuse. « Dans les raisons psychologiques de sa conversion, il faut mettre l'amour du beau, mais le beau qu'il aimait était celui qui correspondait à l'élévation morale de son âme ou à son cœur. » Il pousse sa conversion jusqu'à entrer à l'abbaye bénédictine de Maredsous, il y est moine « jusqu'au cou », avec l'intransigeance d'un converti et d'un caractère entier, mais aussi avec la droiture d'un cœur simple, humble et généreux.

Tout épris qu'il soit de sa nouvelle vie intérieure, il ne perd point le goût des lettres et des arts. Sa vocation d'écrivain est profonde et il sait qu'elle peut être un précieux instrument pour le bien. Au cloître, il reste poète et critique d'art; tandis que, jeune encore dans la vie monastique, il se voit confier la charge de maître des novices.

Le moine et le poète se meut dans une sincérité, une pureté, une ardeur et un joie grandissantes, jusqu'à sa mort survenue en 1919. Et la paix bénédictine, qui couronne cette existence, vient jusqu'à l'âme du lecteur, grâce au talent si délicat de l'écrivain, ami et confident de Dom Bruno Destrée.

E. Lacoste. *Un apôtre des Marins : Le P. Yves Hamon, Assomptioniste, Aumônier à Terre-Neuve et en Islande.* — Paris, Bonne Presse, 184 pp.

Rien de plus passionnant que la vie du P. Yves Hamon, des Augustins de l'Assomption. Ce fut un rude homme, un apôtre dans toute la force du terme, qui payait de sa personne et sut mettre en pratique avec un désintéressement absolu l'*impendar et superimpendar* de saint Paul. De sa Bretagne natale, son amour de Dieu et des âmes le conduisit tour à tour en Islande, à Terre-Neuve, à Madagascar, à Pékin où il prit part, à côté de l'enseigne de vaisseau Henry, à la défense de Pétang assiégé par les Boxeurs. Mais la grande tâche de sa vie fut la création et l'organisation des œuvres de mer, qui portent secours à la détresse physique et morale des Terre-neuvas. Le petit livre du R. P. Lacoste contient sur cette double misère des marins, et sur l'œuvre charitable qui leur vient en aide, des détails précieux, trop peu connus, malheureusement, du public catholique.

Évêques

V. Giraud. *Bossuet.* — « Les grands cœurs », E. Flammarion, Paris, in-8°.

M. G. nous conte la vie d'un grand évêque très appliqué à

sa charge pastorale, très conscient du rôle de docteur qu'il doit jouer et qui, parmi tant d'activités et de si diverses, sut ne rien négliger de ses devoirs. Il a aimé l'Église, il a tout fait pour éclairer les protestants et les ramener à l'unité de la vraie foi. Il n'a rien négligé pour éviter le schisme qui, à une certaine heure, parut n'être pas absolument impossible. On peut dire qu'il a discerné toutes les erreurs de son temps et qu'il les a combattues sans relâche. Ce n'est pas en vain que, tout jeune, il avait subi l'influence de saint Vincent de Paul : ses notes de retraite, ses lettres de direction sont d'un homme dont l'âme est élevée et pratique l'oraison; enfin il a aimé les pauvres, il savait se pencher sur toutes les misères humaines. Il a été évêque dans toute la force du terme.

Comparant Bossuet à Pascal, V. G. écrit très bien : « Chez lui (Bossuet) pas de conversion, pas d'illumination soudaine; une foi paisible, assurée, inaltérable. Il croit comme il respire... Il ne discute pas, il ne choisit pas, il accepte; il se soumet; il adore. Il n'est pas une ligne des sermons de Bossuet qui n'implique et qui n'exprime une foi éperdue au Christ Sauveur. »

G. n'a pas dissimulé les quelques ombres : l'âpreté de la polémique avec Fénelon, le népotisme sénile, quelques paroles, rares d'ailleurs, un peu trop flatteuses, peut-être, à l'égard de l'autorité.

Il semble bien que l'on puisse se ranger à l'opinion de l'auteur :

« A cette vie si parfaitement désintéressée qu'a-t-il manqué pour être celle d'un saint ? Peut-être d'atteindre un certain degré plus élevé encore d'héroïsme, d'humilité ou de charité. Mais, dans l'ordre plus modeste des simples réalités humaines, connaît-on beaucoup de vies plus belles, plus noblement remplies, plus dignes d'admiration que celle de cet homme qui pendant plus de cinquante ans, par la parole, par la plume et par l'exemple, n'a pas cessé un seul jour de travailler et de lutter pour son Église et pour son Dieu ? »

Comment ne pas citer, en terminant, ces quelques lignes écrites par Bossuet, arrivé au terme de sa longue carrière :

« Mon Sauveur, en écoutant vos saintes paroles, j'ai tant désiré de vous voir et de vous entendre vous-même; l'heure est venue, je vous verrai dans un moment, je vous verrai

comme un juge, il est vrai; mais vous me serez un juge sauveur... Adieu, mes frères mortels ! adieu, sainte Église catholique ! Vous m'avez porté dans vos entrailles, vous m'avez nourri de votre lait, achevez de me purifier par vos sacrifices, puisque je meurs dans votre unité et dans votre foi. Mais, ô Église, point d'adieu pour vous; je vais vous trouver dans le ciel, dans la plus belle partie de vous-même. »

M. B.

Victor Hostachy, missionnaire de la Salette. *Les évêques de la Salette.* — Lille et Paris, Desclée, De Brouwer, 1931, 444 pp.

Ce livre fait partie d'une « Galerie de Portraits de la Salette » qui doit comprendre quatre volumes. Il y vient au troisième rang, après « Les deux voyants », « Les curés » et avant « Les missionnaires ». Ces trois ouvrages sont en préparation et celui-ci est le premier livré au public.

C'est toute l'histoire de la Salette par les trois évêques de Grenoble, contemporains de l'apparition et de la polémique qu'elle a suscitée. Mgr Philibert de Bruillard, qui a déclaré l'apparition « indubitable et certaine », est présenté comme le fondateur et le définiteur de la Salette. Le savant Mgr Ginoulhiac en a été le bâtisseur et le défenseur, tandis que l'intrépide Mgr Fava en fut l'éloquent et ardent missionnaire.

Tout ce que ces « évêques de Notre-Dame des Alpes » ont fait pour la Salette — décisions prises, écrits publiés, luttes soutenues, démarches multipliées — tout cela nous est rapporté en un long récit, parfois un peu lent, mais toujours enthousiaste et sympathique.

Chanoine L. Dantin, Supérieur du Grand Séminaire de Tarbes. *L'évêque des Apparitions, Mgr Laurence, évêque de Tarbes (1845-1870).* — Paris, Éditions Spes, 1931, 495 pp.

Douze ans après la Salette, Lourdes entrait dans l'histoire pour y demeurer à jamais synonyme d'une faveur nouvelle

et plus belle encore de la Sainte Vierge. Cette ample biographie de l'évêque, qui a dû se prononcer sur les apparitions de Notre-Dame des Pyrénées, est comme le pendant de l'ouvrage précédent. En suivant Mgr Laurence depuis la fondation du Petit Séminaire de Saint-Pé jusqu'à sa mort à Rome lors du Concile de 1870, c'est cinquante années d'histoire du diocèse de Tarbes qui passent sous nos yeux. Le biographe s'attache surtout à nous faire connaître les œuvres du prélat; à définir ses rapports avec ses diocésains, son clergé et les pouvoirs publics; à fixer son attitude dans certaines questions importantes et principalement celle de l'apparition de l'Immaculée Conception.

Deux Cardinaux

Mgr Odelin. *Le Cardinal Dubois, 1856-1929.* — Paris, De Gigord, 1931, in-8° écu, 183 pp.

De nouveaux « Souvenirs », rejoignant ceux qui ont déjà paru sur le Cardinal Richard et le Cardinal Amette. La même plume, sincère et chaleureuse, complète ainsi l'histoire anecdotique de l'Église de Paris contemporaine.

Après quelques pages consacrées à la vie intime du prélat, où sont mis en relief sa piété et son courage, l'auteur s'étend plus longuement sur son gouvernement et sa politique.

Mgr Laveille. *Le Cardinal Mercier, archevêque de Malines (1851-1926).* — Nouvelle édition, revue et augmentée. Paris, Éditions Spes, in-8°, 245 pp.

On sait l'accueil fait à cet ouvrage. Son auteur l'appelait « un petit livre qui n'est, et ne saurait être, une biographie définitive », mais qui réussit à faire briller devant nous toute la splendeur morale de celui que le maréchal Foch a appelé « la plus grande figure de ce temps ».

Des documents nouveaux, d'ordre intime, communiqués au regretté auteur par Mme Léon Mercier, belle-sœur du

Cardinal, ont accru le charme et la puissance d'édification de cette belle biographie qui, en l'espace de trois ou quatre ans, est arrivée à son vingtième mille. Tous les séminaristes et tous les prêtres devraient l'avoir lue.

Un Pape

Marguerite Perroy. *Léon XIII.* — Marseille, Éditions Publiroc, 245 pp.

Beau livre, que l'on aimerait voir dans toutes les bibliothèques, non seulement parce qu'il nous raconte la vie d'un des plus grands Papes, mais encore parce que Léon XIII, durant son pontificat, s'est occupé de toutes les grandes questions dont nous vivons, et que l'on ne peut rien comprendre à notre époque si l'on n'a pas étudié d'abord l'histoire de l'Église pendant le dernier quart du XIX^e^ siècle. Cette histoire, Mlle Perroy l'expose dans un style plein de clarté et d'élégance, et ce n'est pas son moindre mérite d'être arrivée à dire tant, et si bien, en 245 pages.

Son récit est vivant, imagé, pittoresque. Sans doute, elle ne fait pas œuvre de critique historique, et certains chapitres (par exemple le Ralliement) semblent un peu superficiels. Nous avons beaucoup aimé, par contre, le chapitre « Le pape et les ouvriers ». Après le 40^e^ anniversaire de l'Encyclique *Rerum Novarum*, ce livre vient à son heure.

Laïques

Abbé G. Greverend. *Jean Bucaille, son milieu, sa vie, sa mort, 1735-1793.* — Paris, Bossuet, 1930, 343 pp.

Histoire d'un agriculteur normand, histoire aussi d'une paroisse normande pendant la Révolution. On suit dans tout le détail l'œuvre de déchristianisation entreprise par les comi-

tés : les vexations contre le curé, puis l'exigence des serments, le prêtre jureur qui s'installe à côté de l'insermenté, enfin la persécution violente et l'assassinat. Dans tout le dédale des menus faits et parmi le fatras des pièces officielles, la physionomie de Jean Bucaille se dégage singulièrement noble et forte. Il reste sans hésitation fidèle à sa foi et meurt plutôt que d'assister à une messe schismatique.

M. B.

G. Goyau. *Ozanam.* — Collection « Les grands cœurs ». Paris, Flammarion. Nouvelle édition revue et complétée.

Dans les limites étroites imposées par l'éditeur, l'éminent académicien expose, en un style clair, élégant et concis, la vie, les œuvres et les idées du père des Conférences de Saint Vincent de Paul. Vie brève sans doute, 1813-1853, mais combien remplie. Tour à tour avocat, professeur, écrivain, fondateur d'œuvres, Ozanam fut jusqu'au bout un grand travailleur. Un bel idéal inspira cette activité intense : le service de Dieu. A une époque où l'esprit voltairien régnait sur l'Université, Ozanam fit servir son enseignement à la gloire de Dieu en affirmant sa foi, son credo, dans ses cours. Quoique inachevée, son œuvre universitaire n'est pas sans intérêt : il fut un novateur, en révélant le Moyen-Age, en faisant connaître Dante et les *Fioretti.*

Mais la grande œuvre de sa vie n'est pas là : ce sont les Conférences de Saint Vincent de Paul, et c'est surtout dans ce domaine de la charité qu'Ozanam montra son âme ardente. M. Georges Goyau s'attache longuement à expliquer les Conférences, à exposer leur développement, leur activité : bons de pain, colonies de vacances, cités-jardins, ateliers d'apprentissage, service central de placement, secrétariats des familles, etc... « Aucune œuvre de charité ne doit être regardée comme étrangère à la Société de Saint Vincent de Paul », disait le règlement primitif.

Magnifique leçon, rappelée avec beaucoup de talent.

JEAN-PAUL BELIN. *L'Apostolat d'un Malade : L. Peyrot et l'Union Catholique des Malades.* — Paris, Spes, 1930; in-8, 196 pp.

Louis Peyrot était tout jeune étudiant quand il connut le Sillon. Sous l'influence de ce mouvement, il prit conscience de sa foi, c'est-à-dire qu'il voua aux pauvres, aux humbles, aux malheureux, un amour ardent et désintéressé qui le fit apôtre. Il fut atteint par la phtisie, mais la maladie, en le réduisant à l'inaction, n'arrêta pas son apostolat : elle lui donna simplement une orientation nouvelle. Peyrot se consacra à ses compagnons de souffrances et mourut à la tâche, victime de sa charité.

C'est à Leysin qu'il fonda l'Union catholique des Malades. L'idée lui en avait été donnée par l'œuvre protestante des Coccinelles, qu'il se contenta d'imiter et d'adapter aux besoins spirituels des malades catholiques. L'Union a pris un grand développement, son but est d'unir les malades pour les soutenir par l'affection et la prière.

Le récit d'une noble vie, de belles pages sur la souffrance chrétienne, une longue notice sur la genèse, le développement et le fonctionnement d'une œuvre bienfaisante : voilà ce qui recommande ce livre.

FLORENCE O'NOLL. *La vie et les œuvres d'Eugénie Bonnefois, l'apôtre des Petits Forains* (Édition définitive). Collection « Je Sème ». Paris, Téqui, 1931; in-8, 164 pp.

Beau livre, qui prouve par un exemple émouvant que la charité se fait toute à tous et qu'elle fait parfois des miracles. Eugénie Bonnefois, fille de forain et foraine elle-même, avait au cœur un grand amour de Dieu. Les forains, vivant en marge de toute organisation paroissiale, sont exposés à échapper à l'influence de l'Église. Cette situation malheureuse affligeait Eugénie; elle résolut d'y remédier. Peu instruite (elle avait appris seule à lire), sans ressources (toute sa vie elle lutta contre la misère), elle avait par contre une énergie indomptable et une admirable confiance en Dieu. Elle entreprit... et elle réussit à créer des œuvres foraines

grâce auxquelles des milliers de petits forains ont pu être baptisés, faire leur première communion, apprendre à lire. Il faut méditer le récit émouvant de ses efforts et de ses succès.

fr. Mannès Brelet et André Obein, O. P.

V. Marmoiton, S.J. : *Pier Giorgio Frassati.* Préface du T. R. P. Gillet, Maître Général des Dominicains. — Apostolat de la Prière, Toulouse.

Certaines vies accumulent secrètement une force merveilleuse, que la mort semble libérer pour un rayonnement infiniment fécond. La vie de Pier Giorgio Frassati est de celles-là.

Don Cojazzi en avait réuni les traits dans son beau livre : *Testimonianze.* Après la *Vie de Jésus-Christ* de Giovanni Papini, c'est l'ouvrage actuellement le plus lu en Italie. Le P. Marmoiton n'offre pas une « traduction littérale » de l'édition italienne, mais un « essai d'adaptation ». Cet essai est une réussite. La physionomie morale de Pier Giorgio Frassati se dégage en vive lumière à travers ces récits directs, simples, en vérité pris sur le vif.

Ce livre, nos jeunes l'aimeront. Ils voudront s'imprégner de cet esprit chrétien qui fit de Pier Giorgio leur modèle et leur chef. Un chef qui suscita l'admiration des adversaires même de ses idées. Témoin cet éloge significatif, paru dans le journal socialiste de Milan, la *Giustizia* :

> Ce Pier Giorgio Frassati, que la mort ravit cruellement et avec la rapidité d'un voleur, à l'âge de vingt-quatre ans, était vraiment un homme. Ce qu'on lit de lui est si nouveau, si étrange, que ceux mêmes qui ne partagent pas sa foi en sont saisis d'un respectueux étonnement. Jeune et riche, il avait choisi pour partage le travail et la bonté. Croyant en Dieu, il confessait ouvertement sa foi et la manifestait en toute occasion. Il la concevait comme une milice, comme un uniforme que l'on ne quitte ni par opportunisme, ni par respect humain.
>
> Il était sain d'esprit, robuste de corps et d'âme; il aimait le mouvement, les hauts sommets et la force, non celle qui

se fait instrument d'oppression, mais celle qui se met au service de la justice et du droit.

Ce magnifique jeune homme, taillé en athlète, débordant de vie, ardemment tourné vers un avenir qu'il voulait fécond et généreux, mis brusquement en face de la mort, se trouva prêt. « Pier Giorgio, lui disait le prêtre, si ta bonne maman te voulait auprès d'elle, en paradis ? » Et ses yeux s'illuminèrent. Il ébaucha un sourire. Son visage devint radieux.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Benjamin-Octavius, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).